

Jean-Pierre Durafour - De la double référence du langage

La consistance des problèmes fondamentaux issus de la tradition sémantique garde aujourd'hui encore une stabilité et une efficacité telle que toute élucidation sémantique, si radicale soit-elle en recommençant à nouveaux frais, demeure pénétrée de concepts reçus en héritage et, par conséquent, d'horizons et de perspectives également reçus. L'interprétation conceptuelle du sens et de ses structures, c'est-à-dire la construction réductrice du sens, implique donc nécessairement une destruction, autrement dit une déconstruction critique des concepts reçus, qui sont d'abord nécessairement en usage, afin de remonter aux sources où ils ont été puisés.

Problèmes fondamentaux de la sémantique.

Or, plus on postule un sens abstrait, détaché ou dégagé d'une gangue référentielle jugée étouffante et opacifiante, et plus on éprouve de la peine à faire le raccord entre le sens non descriptif ou le sens abstrait postulé et le référent finalement désigné. Dans beaucoup de cas, on ne se pose même pas la question de ce raccrochage en somme extensionnel, la mise en relief du « véritable » nouveau sens de telle ou telle expression analysée suffisant au bonheur tout sémantique de l'analyste-trouveur.

Problèmes de sémantique. La polysémie en questions.

Les problèmes de la polysémie et de l'ambiguïté qui préoccupent la sémantique sont pour l'essentiel des artefacts de la conception essentialiste de la signification.

F. Rastier

Des sens de la contribution.

Difficultés aporétiques en sémantique référentielle et descriptive (modèle standard) et bouillonnement théorique des projets alternatifs.

Depuis une trentaine d'années, et plus particulièrement depuis le début des années 90, le champ des recherches en sémantique lexicale et en sémantique propositionnelle se trouve dans un profond bouleversement théorique [1]. Ce lieu intellectuel est un creuset bouillonnant d'idées nouvelles. L'intensité de ce bouillonnement et de ce besoin de transformations conceptuelles est à la mesure des enjeux historiques : la remise en question de la configuration et des principes théoriques de la sémantique/sémiotique grammaticale et linguistique (24 siècles), centrée depuis toujours, et non par hasard, sur la sémantique et la sémiotique du **mot substantif** (comme substance/essence /concept//objet en tant qu'étant séparé positif logiquement délimité, en opposition au néant). D'où, dans les études traditionnelles du sens et de sa formation, avec toute la force de leur évidence, l'**atomisme** du sens lexical et du correspondant mondain de la chose (objet) que ce sens désigne ontologiquement et signifie individuellement, sa référence. Reflet de l'atomisme ontologique classique, l'atomisme sémantique est théoriquement flanqué, d'une part, du principe ontologique de l'**antécédence du simple sur le composé**, de l'autre, du principe épistémologique et génétique de **la préférence de la partie sur le tout**. Il s'agit là, on le sait, de la conception conceptuelle du sens du mot (analytiquement composé de traits) et de la conception compositionnelle du sens propositionnel, conceptions statiques nées, à l'époque

de la Grèce classique, de l'ontologie (les catégories aristotéliennes et le principe hiérarchique de l'essentiel et de l'accidentel) et de la théorie de la **connaissance rationnelle**, objective, du général, en opposition à la **connaissance perceptive** privée, subjective, du particulier.

La nécessité de cette remise en question théorique de la sémantique métaphysique est apparue aux linguistes lentement, au cours des deux derniers siècles [2], en raison de la frilosité, voire de la réticence, que la conception positiviste, puis formaliste de la science a imposée aux linguistes à l'égard de cet objet « non scientifique » qu'est, dans l'idéologie épistémologique de la science classique, le sens, et cela dès la naissance officielle de la linguistique au XIXe siècle. Notons que sur la base de l'atomisme sémantique et de la relation biunivoque et causale que l'on postulait entre la forme matérielle des signes et leurs sens respectifs, toute théorie positiviste ou formaliste du langage pouvait avec cohérence soutenir le bien-fondé de son réductionnisme : tenir la forme, c'était aussi, en quelque sorte, en remplaçant au moment voulu les formes par les sens conventionnels leur correspondant de façon stable, univoque et nécessaire (interprétation logique), tenir le sens. Concrètement, la nécessité de cette révolution de la pensée théorique est née des difficultés aporétiques auxquelles a conduit, à la fin du XXe siècle, le dernier surgeon de la sémantique discursive traditionnelle, le cognitivisme chomskyen, dont la rigueur « scientifique » a eu pour immense mérite de mettre au jour définitivement [3] les faiblesses de la conception atomiste et déterministe séculaire de la formation du sens en sa strate postulée primaire (sens dit littéral ou brut), notamment en sémiotique et en sémantique lexicale. Sans nul doute, cette mise au jour scientifique sera la contribution la plus durable de la grammaire générative, et de la théorie de l'esprit qu'elle inspire sans nouveaux investissements intellectuels, à l'histoire des études du langage et des rapports que celui-ci entretient avec le monde et avec la pensée. Formellement exprimée, l'aporie primordiale à laquelle est confrontée la théorie standard du sens (sémantique référentielle ou descriptive) est celle de **l'invariabilité ET de la variabilité non finie, ouverte**, du sens d'un même mot en emploi. Cette aporie, qui révèle notamment la non-compréhension que l'on a aujourd'hui encore des mécanismes de l'individuation du sens lexical des mots en discours, plonge la pensée philosophique ou linguistique traditionnelle dans un vertigineux abîme. Bien que l'homme ne parle pas, à dire vrai, avec des mots, mais bien avec des phrases P organisées en texte T, cette double propriété du sens lexical, encore paradoxale, remettant en cause le principe sémiotique séculaire de la stabilité de la relation univoque et transparente qui existe entre **un** mot, **un** sens conceptuel, **une** chose individuée (réfèrent), dont on postule traditionnellement qu'il est la condition de possibilité aussi bien de la communication langagière (notions de code linguistique et de représentation conceptuelle) que du travail et de la communication scientifiques, met en faillite tout l'univers conceptuel construit à partir de ce principe, lequel, d'abord, postule **l'isomorphie ontologique du monde, du langage et de la pensée** (par ex., le triangle sémiotique d'Odgen et Richards et ses relations causales sur les deux versants ; logique vériconditionnelle). De cette triple isomorphie supposée découlent la conception mécaniste et **traductionniste** du sens et le principe logico-sémantique selon lequel le sens conceptuel **puissantiel** d'un mot (captant l'essence de la chose désignée avec les traits nécessaires et suffisants que l'analyse logique met au jour) détermine **l'identité ontologique** (être-X) de la chose représentée par le mot et, en raison du principe logique de la subsomption [4] spontanée par l'entendement du particulier sous le général (et inversement), **le sens individué existant stable et objectif de sa référence** (être cet X-ci dans le monde extralinguistique). Ce rapport de détermination individuant univoque et transparent entre le sens et la référence se trouvant ébranlé, le ciel limpide des linguistes et des philosophes logiciens s'obscurcit : une disharmonie apparaît dans ce que l'on postulait harmonieux ; la transparence de la relation sens-référence devient ainsi problématique et opaque, ce qui invite théoriquement à séparer génétiquement sens et référence ou, plus exactement, dans tous les projets

linguistiques anciens et nouveaux que G. Kleiber range génériquement, par commodité, dans le paradigme de la **sémantique aréférentielle**, à se décider, en raison de la variation non finie du sens lexical, pour une étude immanentiste, apparemment plus paisible, du seul sens (côté gauche du triangle). Théoriquement gênante, la référence, et avec elle la relation qui relie ontologiquement le langage au monde (c'est bien là l'intuition que partagent les sujets parlants), est ainsi imprudemment évacuée (problèmes subséquents de ce que G. Kleiber nomme la « sortie du langage vers le réel »). Chez un philosophe-logicien comme Quine, le principe de la pleine univocité de la relation référentielle fait place à un autre : celui de l'indétermination du sens, ce qui amène en particulier, sous la menace du solipsisme, à poser à nouveaux frais la question des conditions de possibilité de la compréhension mutuelle, bien réelle, des hommes via les signes d'une langue. Les linguistes sémanticiens, quant à eux, comme désemparés par la **multiplicité** des sens actuels d'un même mot en discours que la théorie postulait **un** - sens multiples qui ne peuvent plus entrer théoriquement dans une relation univoque et transparente avec le référent unique que le mot continue pour l'intuition de désigner (cf. ici, la protestation justifiée de G. Kleiber contre toute multiplication du référent dans le cas des lexèmes dits monosémiques) -, s'emploient diversement, c'est-à-dire avec plus ou moins de radicalité, à remettre en question l'existence d'un sens relié par une relation stable et objective à sa référence : pour certains d'entre eux, par exemple, tout sens lexical serait contextuellement construit absolument ou non [5]. Et, ainsi, perdant ses attaches ontologiques au monde qui nous entoure, à ses entités objectives et à leurs **propriétés intrinsèques**, chaque discours et son contexte, verbal et non verbal, produirait ses propres objets de référence (thème récent, par ex., des **propriétés extrinsèques** du sens lexical : pour un même mot, des sens différents seraient construits dans le discours à partir d'un même forme schématique « abstraite », apostériorique donc, construite par le linguiste [6]). Comme toujours en science, il n'est jamais facile pour le chercheur de s'arracher aux schémas habituels de la pensée qu'il se propose de dépasser. D'autres sémanticiens encore, notamment ceux qui étudient le phénomène sémantique devenu non par hasard théoriquement [7] central en sémantique lexicale de ce que l'on appelle traditionnellement la polysémie [8], cherchent à échapper aux difficultés que pose la relation non univoque, non transparente entre le sens et sa référence en postulant théoriquement, eux aussi, l'existence, à un niveau supérieur à celui des sens lexicaux observés, d'une **forme schématique et dynamique commune construite, apostériorique**, qui serait **abstraite des** différentes valeurs sémantiques constatées (en nombre non fini, toutefois ? [9]) que le même mot prend en discours et qui, dans un mouvement circulaire génétique vertueux, les engendreraient toutes selon les diverses interactions du mot et de son contexte [10]. Notons cependant que, bien que génétiquement de première importance dans les théories nouvelles, la notion de contexte reste le plus souvent théoriquement vague, **dans son contenu, dans son organisation et dans son mode opératoire**. En sémantique immanentiste donc, la clarté que l'on semble gagner sur le côté gauche du triangle sémiotique, on la perd sur son côté droit, celui justement de la fonction référentielle dont l'opérateur schématique est alors ou « trop puissant », ou « incontrôlable », ou « contre-intuitif » en raison du caractère abstrait, descriptivement squelettique, de cette forme construite. (cf. G. Kleiber, la deuxième citation de notre exergue, empruntée aux « Problèmes de sémantique »).

Concernant la constitution, dans l'acception statique et dynamique de ce mot, du sens discursif :

- i) componentialité des traits selon les conditions nécessaires et suffisantes en sémantique lexicale logique ou, en analogie significative avec la pensée logique, selon le même procédé analytique, componentialité des sèmes en sémèmes pour le structuralisme européen, ii) atomisme des concepts, qui sont ses unités de base et de compte, iii) principe compositionnaliste de la formation du sens propositionnel, l'aporie de l'invariance et de la variabilité du sens lexical en emploi et l'impossibilité de maintenir l'isomorphie ontologique « métaphysique »

des trois ordres du monde, du langage et de la pensée révèlent avec éloquence la malformation théorique du modèle duel ou « étapiste » de la formation du sens. A mes yeux, cette malformation théorique est d'abord une malformation dont les causes sont philosophiques : philosophie du langage, philosophie de l'être (ontologie) et philosophie de la connaissance (épistémologie). De ces causes philosophiques primordiales, les théories sémantiques nouvelles, aréférentielles, n'ont pas pris, selon moi, elles non plus, la mesure, ce qui fait d'elles de mauvais opposants théoriques à la conception classique du sens et de la référence lexicale.

Comme toujours dans l'histoire des sciences, la crise d'une notion théorique centrale, ici celle de la notion aristotélicienne de concept [11] en tant qu'opérateur postulé commun de a) la fonction de désignation ontologique (catégorisation, dénomination) et b) de la fonction mécanique de signification individualisante (relation *type-token*) signifie, à plus ou moins long terme, l'avènement d'une représentation scientifique autrement fondée du sens langagier, discours et langues [12]. Si nous voyons bien, l'époque d'une sémantique nouvelle, inédite, pensée selon une autre conception philosophique du langage, et, conséquemment, selon un autre régime de scientificité **non objectiviste**, mais **objectif**, c'est-à-dire adéquat à la nature historique, sociale et culturelle du langage en tant qu'activité créatrice universelle, historique et individuelle de l'homme (*enérgeia*), est sur le point de commencer. Ce nouveau régime de scientificité non objectiviste et non seulement déterministe, et ses propriétés épistémologiques, théoriques et méthodologiques, trouvera application, selon moi, comme j'ai essayé maintes fois de le monter [13], dans toutes les sciences du vivant, naturel et culturel.

B. Georges Kleiber, acteur des transformations théoriques en cours, analyste et observateur critique de la scène nationale et internationale.

Ainsi que l'attestent la richesse et la diversité de ses nombreuses publications, Georges Kleiber a été dès la première heure un acteur éminent des transformations théoriques en cours. Il s'est exprimé sur toutes les questions centrales de la sémantique, notamment sur le sujet qui doit retenir ici en premier lieu notre attention : le problème du sens lexical et de la référence lexicale. Mais, du point de vue de l'histoire de la sémantique contemporaine, ce qui nous apparaît encore plus important, c'est le rôle insigne d'observateur et d'analyste critique que G. Kleiber a joué durant cette période de mutation théorique non achevée, durant cette période de l'émergence d'une nouvelle pensée théorique, mondialement encore en devenir. Il a, en effet, publié ces dernières années de très utiles et brillantes monographies dans lesquelles il se propose de dresser un bilan équilibré des recherches relatives à telle ou telle question. Comme l'annonce en premier le deuxième texte que j'ai placé en exergue de cet article, je me réfère ici principalement à l'une de ces monographies, les *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions* publiés en 1999. Ainsi que tous ceux qui ont assisté à ses séminaires le savent, G. Kleiber excelle dans cet exercice de synthèse, qui procède tout aussi bien de sa générosité d'homme et de chercheur que de son inventivité scientifique. G. Kleiber sait que créer, en art comme en science, c'est d'abord s'être approprié une tradition, pour pouvoir, en cas de difficulté théorique, déconstruire positivement cette tradition, puis la dépasser. G. Kleiber s'interdit par principe tout dogmatisme. De plus, fort de ses abondantes lectures et de sa probité, il est toujours prompt à rappeler à l'ordre ironiquement, mais fermement, les jeunes et moins jeunes chercheurs qui, trop vite, se disent les inventeurs d'une nouvelle théorie ancienne. Autrement dit, G. Kleiber est trop bon connaisseur de vin pour ne pas se méfier du vin trop jeune qu'on lui sert dans de vieilles outres. Mais, par ailleurs, faire œuvre critique au sujet de l'état théorique dans lequel se trouve une discipline, c'est nécessairement rapporter le divers des conceptions qu'on y rencontre, si ce n'est à une théorie personnelle explicite, du moins à un nombre de convictions fortes, qui sous-tendent la plupart des prises de position. Chez G. Kleiber, les convictions

fondamentales et fondatrices de son discours scientifique sur le sens, qui sont pour lui les principes intangibles auxquels les études nouvelles du sens doivent se tenir et que, comme on le verra, je partage, mais à partir d'une autre conception philosophique du langage et de la connaissance, me semblent être les suivantes :

il existe un « sens » linguistique stable, inhérent aux formes qui le portent ; le sémanticien ne peut se passer de la relation langage-monde ; on dira, chez lui, cette position théorique référentialiste, au sens traditionnel de ce mot ; amenée par la première, la troisième conviction est que pour expliquer la variation de la valeur sémantique d'un mot (monosème ou polysème), postuler l'existence d'une **forme schématique** invariante commune **abstraite** des diverses valeurs sémantiques du mot, c'est du même coup se mettre théoriquement en difficulté lorsqu'il s'agit de rétablir la fonction dénominative et catégorisante du mot, de comprendre comment ce sens schématique, substantiellement et descriptivement « dégraissé », parvient encore à nous permettre d'accéder au référent (sens du référent extralinguistique) que le mot n'a pas, **selon l'intuition du sujet parlant, que toute théorie linguistique objective a pour but d'expliquer**, cesser de désigner univoquement (voir le texte deux de notre exergue) ; en relation complémentaire notamment avec la conviction i), celle que le contexte (verbal et non verbal) est à l'œuvre dans la variation sémantique empiriquement observée des mots, mais non selon le lien génétique au demeurant peu théorisé de la notion traditionnelle statique de contexte, qu'il appelle la bonne à tout faire ; G. Kleiber se prononce en faveur d'une notion dynamique et cognitive de contexte, un contexte se modifiant constamment dans le temps de l'expérience discursive ; en raison de i), il rejette toute conception contextualiste (constructiviste) **radicale** du sens, signifiant l'abandon, comme il l'écrit, « d'une signification linguistique » fixe ; la conviction que l'objectivité du sens dit et compris n'est jamais une objectivité qui émane de la fondation logique du sens (objectivité conceptuelle), mais de l'**intersubjectivité** des sujets appartenant à une même communauté linguistique et culturelle ; cette conviction est d'origine phénoménologique et réoriente la linguistique « scientifique » (logique/mathématique et accomplissant, en tant que science de l'esprit dite « dure », son apparentement aux sciences dites exactes) en direction d'une science de l'homme, d'une **linguistique anthropologique**, à la recherche, en une réminiscence de la Troisième critique de Kant, d'un nouveau régime, non objectiviste et non seulement déterministe, de la scientificité de la science du langage, en tant que science première du vivant culturel.

C. Amitié et reconnaissances.

Dans une vision rétrospective plus personnelle, qui a pour objet aussi bien l'homme que le scientifique, je voudrais dire ici la reconnaissance que j'éprouve à l'endroit de G. Kleiber. Nous sommes amis depuis plus de trente ans. Cette amitié et le respect qu'il portait à mes recherches l'ont conduit à accepter de devenir en France le directeur de la thèse en science du langage que j'ai soutenue en 1999 à l'Université Marc Bloch de Strasbourg. D'autres amis et collègues strasbourgeois, comme J.-F. Bonnot et Martin Riegel, et non strasbourgeois, comme E. Coseriu et J.-M. Zemb, n'ont cessé durant les années 90 de m'exprimer leurs encouragements à donner une forme académique aux idées que j'exposais à toute occasion, jusqu'à l'épreuve ultime de la soutenance, dont tous furent en tant que membres du jury. Pour tous, les thèses soutenues dans ce travail en sciences du langage étaient nouvelles et parfois déconcertantes. Chacun les analysa et les mesura à l'aune de sa formation philosophique et linguistique. Tous honorèrent de la plus belle manière ce travail scientifique qu'ils jugèrent novateur, en dépit des inéluctables

faiblesses de mon esprit et de l'âpreté du sujet : les affaires du sens, déjà, les mécanismes et les ingrédients de sa genèse durant l'acte de perception, ses formes d'existence, leurs natures, leurs genèses et leurs fonctions dans la relation, pour moi, théoriquement indéfectible, que l'homme situé, historique, entretient avec ses environnements naturel et culturel.

D. Double signifiante du langage et sémantique génétique. Fondation philosophique et théorique de la double référence mentale du signe/mot en emploi. Armature ontologique de la conscience incorporée (percevante et agissante).

Mon étude de 1999 était menée du point de vue de la **double signifiante du langage**, pour reprendre une expression d'E. Benveniste [14] : **signifiante du discours** en tant qu'activité créatrice universelle autonome de l'homme au moyen des signes d'une langue donnée (pour moi, objet des études pluridisciplinaires du sens dit et compris dont la forme d'existence est une Gestalt ; le **sémantique** de E. Benveniste) et **signifiante de la langue** en tant que système historique de signification (pour moi, objet des études linguistiques synchroniques et diachroniques des signifiés divers : lexématique, syntaxique, etc. ; le **sémiotique** de E. Benveniste). Depuis, les diverses thèses que je soutenais dans ce travail a) sur l'**opérateur simple invariant**, de la dénomination et de la catégorisation (référence lexicale **ontologique** désignative **instituée**, inhérente au **signe**), b) sur l'**opérateur complexe que sont les mécanismes énonciatifs et les ingrédients de la construction du sens lexical actuel variable en emploi** (référence lexicale **ontique constituée**, **advenant au mot**) se sont théoriquement affermis. En b), il s'agit des principes génétiques, de la structure et du dynamisme de ce j'appelle aujourd'hui le **contexte mental génétique temporel**, qui est la Gestalt idéale énoncée du discours global dit et compris D et que je considère, en une conception non atomiste et non déterministe du sens, comme l'**opérateur complexe dynamique de l'individuation (différenciation) du sens** des mots en emploi. Comme dans toute psychogénèse du sens qui advient dans l'expérience perceptive, cet opérateur complexe est **figural** (de « figure ») qui, conformément aux propriétés essentielles de la conscience percevante et à celles de son champ duel (structure dynamique, dialectique, fond/figure), est énoncé (produit par la conscience) spontanément durant l'acte individuel de la perception à partir du **fond (s)** [15] des connaissances **mémorisées** disponibles chez chaque individu au moment de l'expérience (**psycho-** et **chronogénèse** du sens discursif). C'est de l'action déterminative de cet opérateur complexe, individuel, gestaltique, dynamique et **intégrateur**, qui naît/émerge en temps réel, au fil de l'expérience perceptive même, que résulte, en un acte de **com-préhension intuitive** (*Einsicht* de *einsehen* : *comprendre, voir, reconnaître* ; engl. *insight*), dans le lieu verbal de la proposition p, la formation du sens **intégrant**, par principe infiniment variable donc, de ses parties de partie que sont les mots (proposition elle-même partie de la Gestalt globale idéale du discours D [16]). Cette référence lexicale une toujours nouvelle, variant au gré des contextes mentaux énoncés qui la promeuvent à la vie **selon l'histoire cognitive individuelle du perceveur**, est l'expression authentique de la créativité du cerveau (auto-organisation), qui se caractérise par le fait que la conscience percevante, loin d'être passive, réceptrice, ainsi que la mécomprend la pensée rationaliste, va toujours au-delà, **transcende**, (dans le cas unique de la perception du langage, singulièrement, via le signifiant qui le porte, au-delà du signifié socialement objectif : notion de métabolisme sémantique en p dans D au temps t) du « sens » des stimuli qu'elle perçoit. C'est pourquoi, il convient en sémantique/sémiotique lexicale de distinguer, conformément au fonctionnement du cerveau, ce « simulateur et émulateur du monde », comme l'appelle A. Berthoz, et selon leurs natures et leurs genèses, deux sortes de références lexicales **qui sont toutes deux mentales, internes au cerveau** [17] (ainsi que le mettent bien en évidence nos études sur la perception du langage et les simulations représentées de gestes qui sont aujourd'hui au fond de l'entraînement des

sportifs de haut niveau) ; deux références lexicales mentales qui sont respectivement amenées par deux sortes d'opérateurs : d'une part, une référence mentale invariable, ontologique et déictique, désignant l'être de la chose effectivement perçue ou non, inhérente au signe : **l'opérateur simple** de cette référence est, remplaçant dans ce rôle catégorisant et dénommant le concept, le signifié du signe [18] ; d'autre part, une référence mentale variable ontique de la valeur actuelle du sens de l'être de la chose réellement perçue ou non, désignée par le signe ; produit de la créativité du langage (*energéia*), laquelle s'exprime ainsi localement à même le signe, cette référence advient à ce même signe devenu mot du discours : **l'opérateur complexe** de cette référence lexicale actuelle advenante (principe de l'adventicité du sens, le sens comme événement (*Ereignis*)) est le contexte mental génétique temporel. La valeur actuelle du sens du mot est ainsi la valeur actuelle que son référent mental reçoit du **tout gestaltique référentiel vécu** de l'expérience perceptuelle et actionnelle dans laquelle ce référent est engagé, et dont l'identité ontologique est pointée, via son signifiant, par le signifié du signe. Cet opérateur gestaltique, complexe et temporel de l'individuation du sens lexical remplace en sémantique génétique le principe logique et mécanique, postulé premier, de l'individuation lexicale par subsomption (relation *type/token*).

Cette nouvelle façon dynamique d'envisager la créativité du cerveau humain, qui se révèle particulièrement bien, et non par hasard, dans le cas de l'activité langagière, va de pair avec une conception philosophique non statique et non close de la conscience. La conscience incorporée n'est ni substance ni enfermée sur elle-même, coupée du monde, qu'elle contemplerait, comme l'admettent toutes les théories **objectivistes** de la connaissance. Comme on le sait, ces théories doivent nécessairement mettre en avant l'instance cognitive cardinale de la conscience théorique universelle du sujet transcendantal. Après le travail philosophique qui vise à son **désarrondissement**, la conscience humaine incorporée se révèle être **procès**, ainsi que l'affirmait déjà W. James. Il convient de reconnaître à la conscience incorporée, pour pouvoir comprendre la façon dont l'homme habite le monde et s'y comporte, les propriétés essentielles suivantes : la **matérialité biologique** [19], **l'intentionnalité** (toute conscience est conscience de quelque chose), **la transcendance** (son être est d'être toujours et déjà auprès des choses réelles ou mentales qu'elle vise), **la créativité** (*enérgeia*), **l'altérité** (le thème philosophique de la présence, en elle et à son horizon, d'autrui), **la temporalité** (sous diverses formes). Selon nos thèses, ce sont ces propriétés de la conscience humaine qui permettent d'abord, du point de vue de l'évolution, l'apparition du langage-langues et la catégorisation ontologique symbolique qu'il amène (relais, chez le seul *homo sapiens*, de la catégorisation animale : avec l'apparition du langage, contemporaine de l'apparition de la conscience dite supérieure (conscience d'être conscient), l'évolution culturelle remplace l'évolution biologique) ; et ce sont ces mêmes propriétés qui sont requises pour l'apparition et la formation du sens en discours. Eugenio Coseriu [20] retient cinq universaux du langage, trois qu'il dit primaires : **créativité**, **sémantité**, **altérité**, et deux universaux secondaires ou dérivés : **historicité** et **matérialité**. Cette conception philosophique du langage est, à mes yeux, fondamentale et fondatrice. Je n'ai cessé ces dernières années, comme en témoignent en partie les présentes considérations, de travailler philosophiquement et linguistiquement chacun de ces universaux. Dans ma pensée actuelle, chacun de ces universaux a fait l'objet de distinctions théoriques, dont celles dont nous parlons ici. Selon le principe de la double signifiante du langage (signifié *versus* sens), il s'agit de l'opposition, dans l'ordre de la matérialité, du **signe** et du **mot**, dans l'ordre de la sémantité référentielle, de la **référence ontologique mentale** (de signe) et de la **référence ontique mentale** (de mot), dans l'ordre de l'altérité, de l'opposition de **l'altérité sociale**, objective, de la langue, et de **l'altérité intersubjective** toujours à l'œuvre dans la construction du sens discursif (*cf.* dans les recherches récentes sur le cerveau, les neurones miroirs de G. Rizzolatti et le cerveau social de M. Jeannerod). Mais en deçà de cette appareil conceptuel qui s'est

toujours plus affiné, la même thèse philosophique (épistémologique), qui est à l'origine de cet appareil théorique et qui n'a cessé de sous-tendre et d'orienter ma réflexion, s'est maintenue. A cette thèse épistémologique je consacrais dans l'introduction de mon travail de 1999 de longs développements.

E. Du nécessaire travail ontologique et épistémologique préalable de la philosophie. Pour un nouveau régime de scientificité non objectiviste, non seulement déterministe dans les sciences du vivant, naturel et culturel.

Ces considérations liminaires visaient en 1999 à faire de cette thèse le préalable de toute refondation authentique des sciences du langage, plus généralement, des **sciences du vivant**. On me permettra de citer ici ce que j'écrivais alors dans les dernières pages de cette introduction : « Notre conviction est donc que le travail de réélaboration épistémologique et théorique (de la sémantique) ne pourra réellement commencer que lorsque, déconstruite, la notion de **sens littéral** aura perdu son aveuglant caractère d'évidence et qu'ainsi, ce qui depuis des siècles, pour la science comme pour l'opinion, va de soi aura recouvré la dignité d'une question philosophique et scientifique de premier rang ». Or, force est de constater, relativement à la situation théorique actuelle de la sémantique, que si le riche courant de rénovation dont je faisais état précédemment réside de différentes manière dans la remise en question de la notion traditionnelle de sens littéral (sens conceptuel) et de sa sémantique/sémiotique lexicale atomiste, objectiviste et déterministe (instructionniste), cette remise en question a eu lieu **sans** la réélaboration épistémologique que nous tenions, et tenons encore avec peut-être encore plus de conviction [21], pour le préalable absolu et originaire de toute refondation théorique. Pour le dire en un mot, toutes les tentatives d'innovation théoriques que l'on peut constater aujourd'hui ont eu lieu, en dépit de percées théoriques nouvelles trop ponctuelles indiquant que ces nouvelles orientations n'ont pas leur origine dans un changement épistémologique radical et conscient, dans le cadre de la pensée scientifique classique, celle de l'**objectivisme** [22], et de l'ontologie métaphysique qui le sous-tend. Pour l'ontologie classique, à l'atomisme ontologique (conception conceptuelle de l'être du monde) correspond à la fois l'atomisme sémantique (conception conceptuelle de l'être du sens, qui règle notamment les propriétés significatives et désignatives univoques et transparentes de la relation sens-référent) et l'atomisme mental (conception conceptuelle de l'être de la pensée) [23]. La pensée serait un processus discursif, qui hérite, en sa forme d'existence, des propriétés de discrétitude et de linéarité de son vecteur langagier ainsi que du mode analytique/synthétique qui règle les relations génétiques entre les parties et le tout (componentialisme et compositionnalisme). Penser verbalement, selon la pensée rationaliste qui postule que le discours logique **est** le parangon du discours ordinaire, ce serait calculer sur des unités conceptuelles préalablement constituées, obtenues par subsomption, externes les unes aux autres. Le continu unitaire du sens propositionnel résulterait ainsi du discontinu atomique des sens lexicaux conceptuels. L'aporie de l'invariance et de la variabilité du sens lexical montre qu'il n'en est rien : il ne peut y avoir en sémantique discursive d'unités de sens préconstituées, tout simplement parce que la créativité langagière bien comprise - c'est-à-dire notamment selon le principe génétique de l'antécédence du tout propositionnel (anticipé) sur ses parties, dont la condition verbale de possibilité est localement l'unité stable invariante sémantiquement (selon le sens) ouverte, indéterminée, du signifié - les constituent dans le discours (métabolisme propositionnel). La thèse, ainsi que je le soutiens, que la forme d'existence de la pensée verbalisée est une Gestalt temporelle individuelle énoncée présentant trois niveaux hiérarchiques intriqués en constante interaction durant l'expérience de perception/action [24] s'oppose à toute conception atomiste, quantitative, causaliste et unidimensionaliste du sens : qualitatif, le sens discursif n'est pas calculable ; qualitatif, le sens est un phénomène ontologiquement subjectif ou, mieux,

intersubjectif (intersubjectivité discursive); le sens est donc une *quale* singulière, communicable - mais jamais nécessairement ni absolument - en raison de a) l'objectivité sociale des signifiés matérialisés par les signifiants b) de l'intersubjectivité toujours à l'œuvre dans la compréhension de l'autre (*Einfühlung*). Au sélectionnisme sémantique énéacté, qui « fait » la plasticité des sens discursifs, propositionnels et lexicaux répond le sélectionnisme neuronal défendu par par GM. Edelman, en particulier depuis la parution de son premier livre *Biologie de la conscience* en 1992. Les principes qui sont au fond de la théorie de la sélection des groupes de neurones (TSGN) me semblent propres à fournir une explication scientifique consistante de l'anatomie et de la dynamique neuronales qui sous-tendent l'apparition et la formation (organisation et dynamisme) de la Gestalt temporelle idéale D durant l'expérience perceptive (pour une présentation succincte des principes de la théorie TSGN, voir p. 57 du livre de 2004 [25]). Le sens lexical dit et compris énéacté en p dans D au temps t n'est donc pas fait de traits, ni de sèmes [26]. Les modèles instructionnistes du fonctionnement du cerveau (conscience biologique) ne peuvent pas rendre compte de l'apparition et de la formation de ce sens.

E. De la transparence de l'appareil conceptuel de l'objectivisme de l'ontologie classique et ses conséquences pour la sémantique et la sémiotique lexicale. Le concept comme opérateur commun de deux fonctions lexicales distinctes : la fonction ontologique dénomminative de la chose (essence, catégorisation) et la fonction significative du sens individué de la chose (existence). La fausse route de toutes les conceptions universalistes (philosophiques, linguistiques ou psychologiques) du langage. Panorama historique.

Cette pensée scientifique classique, devenue aujourd'hui transparente pour les chercheurs, se met en place, contre la première sophistique, dans la Grèce de Socrate, de Platon et, plus encore, d'Aristote avec l'émergence de ce que l'on a parfois appelé la **philosophie du concept**. Comme on le sait, cette philosophie du concept naît à l'occasion d'une réflexion (métaphysique, théologique) sur l'être supposé conceptuel positif (non néant) de l'étant et de son corollaire : l'établissement du savoir vrai, permettant, chez les modernes, à l'homme, créature divine aux facultés cognitives limitées, de connaître objectivement, scientifiquement, cet être, selon des modalités et des procédures logiques, fondées en raison, acceptables et acceptées par tous les hommes. A l'origine de cette entreprise et selon son but, une raison apparemment évidente : détacher la connaissance que livre la perception de son caractère subjectif **postulé seulement empirique, réceptif** et comme ne donnant accès qu'au particulier. Le cadre épistémologique de la pensée scientifique occidentale (connaissance rationnelle) est ainsi posé, le rôle « noble » et spontanément créateur (dépassement du particulier) de la raison antique préfigure celui de la conscience théorique que représente le sujet transcendantal des théories modernes dualistes de la connaissance (distinction cartésienne de la *res cogitans* et de la *res extensa* (dont le corps) ; coupure sujet/objet de l'objectivisme). Selon des motivations et des articulations philosophiques certes différentes, toutes les théories rationalistes de la connaissance (empiriste, intellectualiste, criticiste, positiviste) s'inscriront dans ce cadre, dans lequel est notamment postulée, jusqu'à l'apparition du structuralisme linguistique (Humboldt, Saussure, Sapir), l'isomorphie ontologique du monde, du langage et de la pensée. Dans cette triple isomorphie revient au **concept, dans sa fonction spéculaire de pivot entre le monde et la pensée**, le rôle fondateur qu'on lui connaît encore aujourd'hui. Il est notamment l'**opérateur commun** (syncrétisme) de **deux fonctions discursives distinctes** : la désignation ontologique identificatrice de l'être de la chose à laquelle le mot réfère, la signification individuée, actuelle, du mot, et par la même de sa référence. Cette signification et cette référence individualisantes ont lieu par un transfert mécanique, en vertu de l'opération créatrice que le rationalisme reconnaît depuis toujours au seul entendement de pouvoir spontanément aller du général au

particulier dont il est abstrait ou de ranger le particulier sous le général qui lui convient (subsomption, jugement déterminant chez Kant, relation mécanique *type/token* chez les linguistes et les psychologues cognitivistes d'obédience chomskyenne). Autant dire que du point de vue de la philosophie du langage (réflexion sur le sens d'être du langage ou des langues), l'universalité obligée de l'interrogation sur le sens de l'être des choses et sur l'établissement du savoir vrai (immuabilité et nécessité des éléments (ontologiquement premiers) et des relations (ontologiquement secondes), qui permet objectivement de capter et de rendre compte de cet être, écarte dès l'abord une réflexion authentique sur le sens d'être primordial du langage-langues, sa nature et sa genèse, tel que ce langage apparaît et se manifeste, au cours de l'évolution, en une solution de continuité et de rupture à la fois, en tant qu'activité insigne de l'homme-au-monde, et qui, dans le règne animal, signe son humanité (*zoon logon ekhson*). Dans et pour le comportement scientifiquement connaissant, en fait un comportement spécifique, second, de l'homme, on reconnaît au langage une fonction épistémologique de premier plan en raison du double rapport intermédiaire, univoque et spéculaire qu'il est supposé entretenir, via les concepts, avec le monde et la pensée. Ce dispositif revient à ignorer l'historicité et la structuration singulière des contenus qui appartiennent en propre au langage-langues. Cette structuration est généralement comprise comme une gêne à l'entreprise rationnelle. Source d'opacité (déjà, mais autrement !) dans les rapports postulés ontologiquement transparents entre le langage et le monde, la diversité organisationnelle du signifié de langue (la forme interne - *innere Sprachform* - de W. von Humboldt) est souvent comprise comme une punition divine. Catégorie sémantique absente de la pensée antique, le signifié est (déjà et pour longtemps !) assimilé dans son invariance au sens conceptuel, selon la tendance à un universalisme non seulement linguistique qui caractérise tous les peuples qui exercent à un moment de l'histoire une hégémonie culturelle et économique. Il en fut ainsi de la Grèce classique, de la France à partir du XVII^e siècle, des Etats-Unis aujourd'hui ; méprisée, l'historicité sémantique d'une langue donnée tend alors à être revêtue des habits de l'universalité, ce qui, philosophiquement et linguistiquement, est une erreur fatale. En cela se trouve ignoré le statut cognitif authentique des langues en tant que systèmes symboliques historiques de signification. La structuration sémantique singulière (signifié) des langues étant peu à peu reconnue comme le répondant de la structuration singulière de leurs expressions respectives (signifiants), certains philosophes et philologues ne manquèrent pas, à différentes époques de notre histoire (par exemple, G.B. Vico en Italie, J.G. Hamann en Allemagne), de protester contre l'exclusion par les philosophies rationalistes de la forme primordiale singulière apriorique de la connaissance, d'origine non rationnelle, que constituent les langues, mais en vain. A cet égard, le structuralisme (notamment européen) signifie historiquement une véritable conquête, par laquelle se trouve notamment affirmé le caractère primordial et absolu du signifié en son unité oppositionnelle, distinctive. Mais cette conquête s'arrête là. Ses attendus philosophiques (ontologiques et épistémologiques) restant ceux de la sémantique du concept et de la conception aristotélicienne de l'être qui l'amène, le structuralisme ne sera pas en mesure, pas plus que le générativisme qui lui succédera, d'élaborer une théorie génétique authentique du sens discursif [27]. Comme le laisse entendre la distinction des deux références mentales que nous préconisons, le rapport ontologique génétique de la langue à la parole n'est pas, ainsi que l'ontologie classique contraint à l'admettre dans les affaires du langage aussi, un rapport de **l'essence** (la langue-système) à **l'existence** (le discours serait sémantiquement de la langue actualisée, re-temporalisée et re-localisée ; relation mécanique ancienne de la subsomption du particulier sous le général modernisée sous la forme de la relation *type/token* : l'acte d'énonciation comme un acte mécanique, **séparable** de la subjectivité individuelle et de l'altérité intersubjective, l'acte d'énonciation comme un épiphénomène du point de vue sémantique). Vouloir, comme les théories aréférentielles du sens le préconisent aujourd'hui, séparer le sens de sa référence, c'est encore penser le langage-

discours selon ces deux catégories « métaphysiques ». La coextensivité de sens entre sémantique de la langue et sémantique du discours est une fiction, tout comme est une fiction l'hypothèse contemporaine, conçue en réaction à la conception universelle de la pensée dont le langage serait servilement l'adjuvant, qu'il y aurait, en un renversement du rapport de leur détermination, une pensée qui s'élaborerait dans l'immanence de la langue, en un détachement radical de la réalité mondaine (mécompréhension du rapport génétique entre la langue et la pensée verbalisée D en tant que référence ontique mentale globale) ; d'où l'idée réductionniste que la langue donnerait lieu en elle-même et d'elle-même, déliée de sa référence au monde, à une forme de pensée. Selon nous, la langue et le discours, et leurs rapports génétiques circulaires (la créativité discursive amenant le changement linguistique, dont notamment le phénomène dit de la polysémie lexicale est la trace objectivée, *cf. infra*), sont entièrement à repenser, philosophiquement et linguistiquement (hors de l'opposition traditionnelle langue-parole et de la conception réductionniste de la compétence linguistique qui la sous-tend). D'un point de vue historique général, il nous semble juste de dire, par exemple, qu'au Moyen Age, la théorie des *modi (modi essendi (res), modi intelligendi (intellectus), modi significandi (voces))*, que les commentateurs de l'*Organon* approfondirent à différentes reprises, se fonde, en son **aristotélisme**, sur la relation univoque et spéculaire que l'on postule entre les trois ordres ontologiques du monde, du langage et de la pensée. En découlent notamment la sémantique et la sémiotique lexicale triangulaire (causaliste sur les deux versants du triangle) que les courants actuels s'emploient, depuis la fin du XXe siècle, à remettre en question. Les bases de la logique vériconditionnelle sont ainsi, elles aussi, très tôt jetées. Le cognitivisme classique est le dernier avatar moderne de cette longue tradition. Le premier texte que nous avons placé en exergue vise à saisir l'état dans lequel toute science positive se trouve nécessairement dès lors que, face à des difficultés théoriques insurmontables et sans qu'elle ait préalablement réfléchi sur les attendus ontologiques et épistémologiques qui la fondent, cette science se met en quête d'une nouvelle conceptualité théorique. On sait, en effet, que ces attendus déterminent l'appareil théorique de cette science, lequel, à son tour, décide de la manière dont cette science approche et constitue les phénomènes en objet d'étude. De cette citation qui est fiction, il est temps de rétablir la version originale, écrite non au sujet de la sémantique en tant que science positive, mais de cette **science primordiale** qu'est, pour moi, la philosophie, ici la phénoménologie : « La consistance des problèmes fondamentaux issus de la tradition philosophique garde aujourd'hui encore une stabilité et une efficacité telle que l'on ne saurait surestimer les effets de cette tradition. Il en résulte que toute élucidation philosophique, si radicale soit-elle en recommençant à nouveaux frais, demeure pénétrée de concepts reçus en héritage et, par conséquent, d'horizons et de perspectives également reçus ; il n'est pas du tout certain que ces derniers proviennent originellement du domaine ontologique et de la constitution d'être qu'ils prétendent concevoir. L'interprétation conceptuelle de l'être et de ses structures, c'est-à-dire la construction réductrice de l'être, implique donc une *destruction*, autrement dit une déconstruction (*Abbau*) critique des concepts reçus, qui sont d'abord nécessairement en usage, afin de remonter aux sources où ils ont été puisés ». Et le passage s'achève ainsi : « C'est seulement par cette destruction que l'ontologie peut phénoménologiquement s'assurer pleinement de l'authenticité de ses concepts ». Le livre duquel est tirée cette citation a pour titre *Les problèmes fondamentaux de la phénoménologie* ; il est de Martin Heidegger [28].

G. Le langage est le moment subjectif de l'être. Parenté entre l'ontologique et le sémantique de langue (signifié). Fondation phénoménologique de la différence/distinction (*Scheidung*) entre référence ontologique de signe (instituée) et référence ontique de mot (constituée).

Le parallèle que j'ai établi entre le texte original et le texte modifié (dans lequel, en gros, le mot « philosophique » est remplacé par le mot « sémantique »), ne procède pas d'une relation

simplement analogique. Cette relation est motivée par les liens de parenté qui existent entre l'**ontologique** (pour moi, comme on le verra, en raison de la nature et de la genèse de l'unité transcendante intuitive, non positive, non étant, non conceptuelle de l'être de la chose) et le **sémantique** (fixation, expression et objectivation de ce transcendantal intuitif de l'être des choses par les signifiés divers de langue représentés dans le monde sensible, en une relation causale, par les signifiants de signes). Comme l'ont bien vu Platon et Aristote, le langage de l'homme est le **moment subjectif de l'être**. Selon moi, le linguiste n'a plus à redouter cette position « idéaliste », pas plus que le biologiste n'a à se méfier de la notion de cause finale **interne** (téléologique), correctement interprétée. Autrement que ne le fit ces dernières années la philosophie analytique, une des tâches urgentes d'une nouvelle philosophie du langage et d'une linguistique anthropologique, toutes deux soucieuses de rendre compte i) du sens de l'être du langage en tant qu'**objet historique et culturel** ; ii) de la signification de son émergence dans et pour l'évolution animale (apparition de l'évolution culturelle), est de **déprendre** le langage de la conception logiciste originaire, aujourd'hui encore officiellement ou insidieusement dominante, par laquelle fut scellée la communauté du destin de trois théo-ontologies. Déprendre, mais sans reprendre pour autant, comme ce fut le cas si souvent par le passé, les thèses antilogicistes traditionnelles sur le langage, qui ne sont pas plus acceptables philosophiquement et linguistiquement [29] que les thèses qu'elles combattent.

La distinction heideggerienne entre l'ontologique et l'ontique ; rapport génétique entre ces deux ordres. Perception du monde et perception du langage. La forme intentionnelle identique stable visée et constituée par la conscience percevante au cœur même de la matière et qui lie et organise le divers de l'apparition de la « chose », ses esquisses, est le signifié de langue, qu'objective et socialise le signifiant du signe.

Une des tâches de l'ontologie fondamentale de M. Heidegger fut celle de dénoncer, du point de vue de la phénoménologie en tant que science de l'être, le parallélisme rationaliste théo-ontologico-grammatical. Qu'en tant que philosophe, il ne soit pas parvenu à tirer les conséquences que sa conception de l'être imposait dans le domaine de l'ontologie du langage, langue et discours et leurs rapports génétiques, est une question que je ne peux pas traiter ici [30]. Il n'en reste pas moins que la **distinction ontologique** que Heidegger fait entre a) l'être (non étant conceptuel positif **derrière** l'étant, non *proteron* conceptuel, non cause formelle et finale des étants particuliers qui tombent sous lui (subsomption), et qu'il appelle ontologique), et b) l'être étant concret (ontique) dont les formes d'existence particulières sont **les produits du dévoilement historique non fini de cet être ontologique, un et ouvert, par le Dasein humain dans ses œuvres**, ne serait pas restée lettre morte ni en philosophie du langage ni en sémantique linguistique, si ces deux disciplines n'avaient pas été affectées par ce que J. Searle appelle « l'obsession épistémique » de la pensée occidentale. En **raison** de ce que le langage est le moment subjectif de l'être (le monde existe indépendamment de l'homme (réalisme scientifique), non son être, qui n'est que parce que l'homme-au-monde doué de langage d'abord le découvre, le met au jour, et que parce qu'il le comprend à l'horizon du temps, notamment dans et par ses discours) une nouvelle conception de l'être et de son dévoilement discursif entraîne nécessairement une autre conception du langage/langues et discours ordinaire en tant que pensée verbalisée créatrice.

Compréhension préalable du monde, signifié de langue, catégorisation et dénomination. L'universel-historique des catégories ontologiques de langue (universaux linguistiques) est antérieur à la catégorisation conceptuelle, universelle, de la science. Le signifié de langue comme forme synthétique a priori. Les sens différents d'un même mot ne sont que

les esquisses, les plus fréquentes, de l'être apparaissant dans Dp au temps t de la chose constitué et désigné par le signifié de langue dans l'expérience humaine ordinaire.

Ainsi n'aurait pas dû rester sans écho pour une sémantique du sens lexical (**catégorisation** et **dénomination**) non originellement **arraisonnée** par la problématique de la connaissance rationnelle de l'être, la notion heideggerienne de **compréhension préalable** (*vorgängiges Verstehen des Seins*) **non conceptuelle de cet être** (pour la chose, être X ou constitution idéale, non empiriste, non intellectualiste de son identité ontologique), que l'homme-au-monde met au jour (*erschließt*) dans son commerce (perception-action) avec les choses. Sans le produit ontologique non conceptuel, intuitif, **fondant** [31] de cette compréhension préalable (être X), aucune chose ne pourrait jamais diversement apparaître à l'homme en tant que cet X-ci, individué. Dans le prolongement des travaux de Husserl sur la perception de chose, mais dans une entreprise, là aussi, de **désarraisonnement**, nos études sur la perception du monde et sur la perception du langage [32] nous ont amené à établir l'hypothèse forte que la **forme intentionnelle transcendantale idéale, non positive, non substantielle, non descriptive**, que la conscience percevante de l'homme situé (toujours conscience de quelque chose) **constitue** spontanément au cœur des stimuli et sans laquelle ces mêmes stimuli apparaissants ne pourraient faire sens (toute matière est prégnante de la forme qui l'anime (*beseelt*), **est** le signifié de langue. Plaide pour cette thèse que si la conscience percevante est toujours conscience de quelque chose, ce quelque chose est toujours nommé ou nommable originellement à l'aide des signes d'une langue donnée (*cf.* l'apprentissage de la langue chez l'enfant : dans son commerce avec son entourage, établissement de la relation triangulaire signifiant-signifié-être de la chose désignée). C'est, ainsi, l'invariant ontologique identitaire de cette forme transcendantale qui retentit dans chaque acte de nomination/désignation de l'être de la chose, quelque soit l'apparition actuelle variable de cette chose, quelque soit le divers de ses apparitions, quelle qu'en soient les esquisses, quel qu'en soit son sens vécu actuel, dans la totalité de sens gestaltique de l'expérience en cours. Constituée par la conscience percevante de l'homme situé, le signifié historique de langue se révèle ainsi dans sa fonction ontologique diacritique primordiale, discrétisant singulièrement, catégorisant, le continuum du monde. Et le signifiant qui le porte, l'objective matériellement et le socialise se révèle du même coup comme le seul témoin matériel, audible et visible, de l'existence de cette forme ontologique idéale invisible. Du point de vue de la perception et génétiquement, il est donc permis de dire que le signifiant est, en raison de la relation conventionnelle qui les unie, le **sémantocyte** du signifié. C'est ainsi que par la médiation du signifiant les sujets (enfants, tout d'abord « montreurs », par l'usage des mots, des choses du monde [33], et adultes) appartenant à une même communauté linguistique peuvent, accédant à la forme transcendantale objective, en tant qu'elle est socialement partagée, du signifié, désignent, univoquement l'être de la chose (altérité sociale). Dans ces conditions, les signes (signifiants/signifiés) d'une langue peuvent être regardés comme les **représentants** ontologiques et déictiques transcendantsaux des choses du monde, comme les **symboles culturels internalisés** de leur être respectif (engagement ontologique primaire des signes de la langue). Comme le rappelait récemment E. Coseriu [34], peu de temps avant qu'il nous quitte, chaque langue est une saisie ontologique singulière du monde ; elle est, selon l'expression platonicienne, *diacriticon tes ousias*. En leur fonction ontologique catégorisante, signifiants et signifiés de langue sont donc les moyens symboliques primordiaux par lesquels l'homme normal **a un monde** (*Welt*), par lesquels il **est-au-monde** (*in der Welt sein*). Saisies catégorielles primordiales du monde, les langues sont ainsi les premières formes symboliques non conceptuelles, intuitives, objectives de la connaissance humaine. C'est là leur statut cognitif authentique. Car connaître, c'est d'abord savoir et/ou reconnaître ce qu'**est** un X par rapport à ce qu'il **n'est pas** (principe non logique, au sens habituel, d'identité). Le contenu catégoriel non positif et sans bord (non délimité) de ces formes symboliques primordiales est

donc nécessairement, d'un point de vue généalogique, antérieur à l'activité scientifique. Ce contenu catégoriel se trouve, par conséquent, au début de cette même activité, dont la tâche est précisément, à l'intérieur de chaque science particulière et pour chaque ontologie régionale, de porter, à l'horizon de l'Histoire, au concept **universel** (*erkannt*) le contenu ontologique intuitif **historique** (*bekannt*) que les signes de ces formes linguistiques fixent et objectivent [35]. Il s'ensuit que, contre la conception objectiviste de l'ontologie et du langage, les langues ne sont pas des **nomenclatures**, désignant à l'aide de ces étants positifs et logiquement définis que sont les concepts les choses d'un monde préalablement et universellement découpé [36]. Ce n'est que par l'existence et la connaissance de ses divers signifiants/signifiés invariants et **socialement institués**, qui sont l'occasion verbale certes nécessaire, mais jamais suffisante de l'apparition du sens, dit et compris, **constitué** dans et par le discours (*cf. supra* notre notion de contexte génétique mental temporel), que l'on est en droit de regarder, loin de l'hypostase rationaliste, les langues historiques comme des **codes**, dont la fonction fondatrice structurée s'épuise cependant dans la fonction ontologique déictique nécessaire de ses signes. Savoir une langue, c'est ainsi, à mes yeux, et selon mon expérience, d'abord avoir appris à maîtriser en emploi ce savoir verbal que j'ai appelé, selon la terminologie cosérienne, **idiomatique** : connaître ses invariants ontologiques que sont les signifiés de **système** ainsi que les conditions sociales et culturelles de leur emploi désignatif pour, à leur aide ainsi qu'à l'aide de toutes les connaissances mémorisées par un individu (**savoir encyclopédique**), créer du sens, infiniment (principe de l'hétérogénéité du sens). Telle est bien la conception philosophique authentique qu'il faut avoir du langage-discours en tant qu'**activité créatrice libre autonome** de l'homme. Par ailleurs, et par suite, à l'encontre de ce qu'ont admis toutes les philosophies de la raison et de l'entendement, la conscience percevante (*cf.* l'intuition **éidétique** (*eidōs*) de Husserl, par laquelle l'universel est saisi spontanément **à même** le particulier, intuition eidétique qui est, très probablement, l'étymon philosophique de la notion de compréhension préalable chez Heidegger) est donc créatrice, capable d'aller au-delà du sensible, de transcender le sensible, **tout en l'organisant (structurant) ontologiquement**. Dans les théories de la connaissance, cette créativité transcendantale est la seule propriété de la raison ou de l'entendement, qui produit le transcendantal rationnel qu'est le concept, grâce auquel on admet que la connaissance première de la perception se déprivatise et se généralise (*cf.* par exemple, Kant et la Première critique). Plus récemment, après la relecture, orientée par nos préoccupations théoriques actuelles, de l'œuvre kantien, notamment la relecture de son « Esthétique transcendantale », il nous est apparu plausible de rapprocher, quant à sa genèse et à sa nature, la forme transcendantale du signifié de langue de ces **formes synthétiques a priori** que sont pour Kant le temps et l'espace. Rappelons que pour Kant est a priori, toute connaissance qui ne résulte pas de l'expérience, mais au contraire qui lui est antérieure et la rend possible. Ainsi oppose-t-il franchement le **formel apriorique**, qui conditionne nécessairement l'expérience, à l'**abstrait apostérieur**, qui résulte de l'expérience. C'est ce statut d'antérieur, d'apriori social et culturel, qu'ont pour les sujets parlants les signes (signifiants/signifiés) de la langue au contact de laquelle leur naissance les a mis et qui, ainsi, rend possibles, en une obligation librement consentie, leurs activités verbales. Une langue historique, en tant qu'elle est un transcendantal auquel adhèrent spontanément les sujets qui la parlent, est un important moment de cohésion ainsi qu'une marque forte du sentiment d'appartenance. Comme tous les produits a priori de la sensibilité pure et de l'imagination (et pour moi, du corps comme « le système de mes prises sur le monde », ainsi que le définit M. Merleau-Ponty), le signifié de langue en tant qu'opérateur transcendantal intuitif présente les propriétés suivantes : les propriétés d'**unité** (ontologique), de **totalité antérieure à ses parties, d'infinitude** (de non-délimitation, ce qui l'oppose au concept et que nous appelons son ouverture [37]) et d'**universalité** (non gagnée par induction et comparaison généralisante comme c'est le cas des concepts empiriques). **Cette universalité ou transcendance est ici d'ordre historique**. Ces propriétés sont d'importance

en sémantique génétique : elles permettent de comprendre comment le signifié de langue invariant sous un même signifiant est le **précurseur ontologique**, un et ouvert, des sens variables du mot en discours, qui en sont ontiquement ses parties, ses esquisses, qui en sont la fragmentation toujours ouverte, historiquement jamais accomplie [38] (engagement ontique du discours). Que ces esquisses de sens différentes d'un même mot soient dans le discours ordinaire [39] peu nombreuses, mais par principe en nombre non finies, ne devrait pas étonner : c'est, en effet, dans le commerce que l'homme situé a au quotidien avec le monde naturel et culturel toujours les mêmes esquisses de l'être des choses représenté par le signe que la totalité de son expérience profile, fait apparaître [40] dans ses discours. Et masquant les mécanismes authentiques de la formation du sens lexical, c'est cette régularité des apparitions « normales » de l'être des choses représenté par le signifié de langue qui, durant des siècles, bien soutenue philosophiquement par l'atomisme substantialiste, a pu nourrir l'illusion qu'un **sens lexical stable** était, dans le discours ordinaire, la propriété inhérente de la forme qui le porte [41]. Il n'en va pas autrement de la perception quotidienne de notre environnement et des hommes qui l'habitent. Je vois, par exemple, tous les matins, me rendant à l'université, une même face, une même esquisse, de la bibliothèque universitaire et des bâtiments alentour, ce que ne peuvent prétendre les ouvriers qui, aujourd'hui, tout là-haut, en réparent les toits. Qu'il advienne que l'un des sens de mot nouvellement créés dans les discours soit reçu et admis par les locuteurs, ce sens nouveau entre sous la même forme lexicale dans le savoir idiomatique des sujets parlants, sous la forme d'un contenu invariant non de langue, mais de norme (invariance seconde des significations de discours [42]). Cette modification du savoir idiomatique du sujet parlant signifie non l'apparition d'un nouveau système de langue, mais la fixation d'une nouvelle norme, historiquement, d'une nouvelle actualisation du système de la langue. C'est là, au plan historique, une des circonstances de ce que l'on appelle le changement linguistique [43], dont le phénomène de la polysémie lexicale est, avec sa définition (sous un **même** mot, des sens différents présentant, toutefois, un air de famille, qui n'est autre, selon moi, que le signifié primordial du système de la langue) la très intéressante et instructive objectivisation. Qu'il s'agisse de monosémie ou de polysémie, termes qui dans notre conception énergétique du langage reçoivent une nouvelle définition, localement, au plan intra-propositionnel, c'est-à-dire, dans notre terminologie, **micro-sémantique**, la création sémantique va donc, pour le seul analyste, comme aux plans **méso-sémantique** de la proposition p et **macro-sémantique** du discours D, **du continu au discontinu**, dans un mouvement génétique qui est tout à l'inverse de ce que postulait la sémantique logique, analytique, compositionnelle. Dans le cas du monosème ou du polysème, la création du sens lexical en discours est la **discrétisation/pluralisation ontique** (non analysable en termes de traits logiques ou sémantiques) toujours ouverte du **continu ontologique originaire un et ouvert du signifié**. On notera que, dans la théorie phénoménologique de la formation du sens que je défends, la forme synthétique a priori qu'est le signifié, avec toutes ses propriétés et sa fonction génétique de précurseur du sens lexical, remplace « naturellement » et avantagusement, c'est-à-dire sans les problèmes théoriques qui leur sont attachés, les formes dynamico-schématiques apostérieures des nouvelles théories aréférentielles du sens. Du signifié, j'ai souligné ici, philosophiquement et théoriquement, à maintes reprises et la fonction ontologique diacritique et désignative absolue et la fonction génétique dans le métabolisme propositionnel. Le sémanticien du discours travaillant sur corpus perd ainsi toute raison de s'étonner de l'apparition constante de valeurs de sens nouvelles pour le monosème, « intermédiaires », pour le polysème, dont la manifestation n'est que l'expression de la créativité langagière adéquatement comprise. Ainsi, la sémantique lexicale de la variation par principe non finie du sens actuel d'un même mot en discours n'aurait pas dû ignorer que cette plasticité lexicale est l'expression, à même les signes, de la créativité authentique de l'homme (*enérgeia* : autonomie et créativité de la conscience percevante et agissante), en raison de laquelle, comprenant l'être des choses préalablement mis

à découvert par la conscience percevante, il ne cesse dans son discours, à l'horizon fini de sa propre existence, de dé-voiler (*enthüllen*) cet être. La différenciation ontique non finie du sens d'un même mot en discours (percept) lui advient, durant l'acte de la perception-compréhension des signes, des **relations** diverses [44] et de plus ou moins longue portée (horizontales et verticales) du tout du système de la Gestalt idéelle énoncée du discours, de ce que j'ai appelé plus haut le contexte génétique mental temporel. Cette référence ontique, advenante au mot, ne relève pas ainsi, contrairement à la référence ontologique diacritique et déictique du signe, de la *dynamis* du mot, contrairement à ce qu'on admis de concert, en une conception substantialiste et atomiste du sens lexical (componentialité logique ou sémantique historique [45]), la philosophie, la grammaire logique, le structuralisme et le générativisme. Il est donc à remarquer a) que la référence mentale ontique variable des mots n'appartient pas au signe, dont le signifié est **indéterminé** selon le sens pour être **déterminable** par le système temporel du contexte mental ; b) que cette référence ontique mentale lui est en quelque sorte extérieure, extérieure au savoir idiomatique socialement objectif dont elle dépend néanmoins génétiquement (ma conception du signifié transcendantal comme précurseur du sens). Mais pour être extérieure à ce savoir idiomatique internalisé du sujet, la formation de cette référence ontique interne du mot n'en dépend pas moins du savoir encyclopédique (culturel et social non verbal, affectif, pratique, théorique) internalisé de ce même sujet, **cognitivement singulier**. En effet, de ce savoir sort, d'une part, la capacité que ce sujet percevant a de se mettre spontanément, à partir de soi (relation génétique perception-action), de manière, certes, toujours approchée, dans le sens du sens intenté (*meinen*, qui est un *vouloir dire*) par la conscience du producteur du texte (**probabilité**, et jamais nécessité, de la compréhension mutuelle et ouverture de l'espace herméneutique). D'autre part, émerge, au temps t de l'expérience, de ce savoir encyclopédique, le sens lexical créé que requiert, en tant que tout dont il est la partie extrême, la cohérence de la Gestalt D en cours de formation. La capacité, indispensable à la formation du sens discursif, qu'a la conscience humaine de se mirer dans l'autre (miroir *ego-alter* de Merleau-Ponty) à l'occasion de l'acte de la perception-compréhension du langage est ce que j'ai appelé, pour l'opposer à l'altérité sociale de la langue, **l'altérité intersubjective** du discours. De l'existence de la double référence lexicale mentale que nous avons établie résulte, du point de vue génétique, le principe selon lequel, dans la proposition p, le sens du signe/mot est **à la fois** cause (signifié) et effet (sens) du tout. Ou encore, contre l'atomisme ou le substantialisme sémantique qui caractérise encore toutes les propositions théoriques nouvelles en sémantique lexicale, dans une formule, empruntée à la Troisième critique de Kant, formule dans laquelle vient au jour la synergie des deux formes de causalités qui, selon moi, en un mouvement circulaire, sont au fond du métabolisme propositionnel [46] : dans la proposition p dans D au temps t « chaque partie secrète le tout en produisant d'elle-même les autres sous l'image anticipée du tout ».

3. Etre et temps, temps et être. De l'indéfectible relation réciproquement constitutive entre le sujet situé et ses mondes naturel et culturel. La perception comme l'emblème du nouveau paradigme de l'auto-organisation, de la complexité et du sélectionnisme. Conclusions épistémologiques, théoriques et méthodologiques. Renversement épistémologique dans les sciences du vivant : le primat philosophique et théorique de la perception [47].

Enfin, du fonds philosophique heideggerien, et en un autre désarraisonnement, la sémantique lexicale aurait dû retenir pour se transformer théoriquement le rapport qui existe dans l'ontologie fondamentale heideggerienne entre l'être et le temps, le temps et l'être. Autrement que ne le fait la métaphysique, qui définit, en une conception statique, dont hérite la sémantique linguistique pensée dans son cadre, l'être conceptuel positif par sa **stabilité** et son **immuabilité** (essence, substance), en opposition au non-être que représente uniformément le non-présent, le

néant du passé, du devenir, de l'apparaître et du mouvement, Heidegger opère une **autre distinction ontologique primordiale** entre l'être de cet étant unique qu'est l'homme situé (*Dasein*) en tant qu'**Existence** et l'être de ces autres étants que sont les choses, qui sont présents-subsistants (*vorhanden*). En une approche inédite de la subjectivité humaine, l'analytique du *Dasein* a pour tâche de mettre au jour la constitution ontologique de fond qui caractérise le sens de son être. Outre la compréhension préalable non conceptuelle, intuitive, de l'être dont j'ai largement parlé plus haut et par laquelle tout étant du monde est identifié (verbalement catégorisé) comme être X, la temporalité se révèle comme la constitution ontologique originaire de l'être du *Dasein*, cet être « disant et comprenant ». Et Heidegger de tirer la conséquence que la sémantique lexicale en quête d'une nouvelle approche théorique du sens des mots en discours aurait dû entendre : « S'il est vrai que la temporalité constitue le sens d'être du *Dasein* humain et si la compréhension de l'être appartient à la constitution ontologique du *Dasein*, il faut alors que cette compréhension de l'être ne soit possible que sur la base de la temporalité (*Zeitlichkeit*). On peut entrevoir par là une éventuelle confirmation de la thèse suivante : le temps est l'horizon à partir duquel quelque chose comme l'être en général est intelligible. Nous interprétons l'être à partir du temps (*tempus*) » [48]. Qu'il s'agisse de l'entente préalable de l'être ou du dévoilement, notamment discursif, par le *Dasein* de cet être primordial mis au jour dans la perception-action, il ressort que ces deux opérations sémantiques ne peuvent pas être découplées de la **présence** toujours temporelle du *Dasein* humain et de son **interaction** avec les mondes naturel et culturel (*Welten*) dans lesquels il **est** et **agit**. Rompre épistémologiquement cette relation fondatrice, comme le fait l'objectivisme, l'ontologie de l'objet (ou l'ontologie à la troisième personne), c'est donc dans les études du sens, et plus généralement dans toutes les sciences du vivant, détruire son objet d'étude ; c'est se condamner dès l'abord à ne pas pouvoir scientifiquement l'expliquer. A une épistémologie de la double coupure (sujet/objet ; conscience/corps) doit faire place une épistémologie de la **soudure**, du **couplage structurel** [49] du sujet créateur en interaction avec un monde qu'il crée tout en se créant dans le maintien de son identité, et cela en raison de son ouverture ontologique et de l'ouverture ontologique des choses. Autrement dit, tout en devenant autre, il reste le même. Tel est le cercle obligé, le plus souvent vertueux, de toute vie (sur lequel doit se fonder notamment la pédagogie de tout apprentissage). Ainsi, dans et pour les études du vivant culturel, en premier lieu dans les études du langage, à l'épistémologie objectiviste et déterministe de l'ontologie dite à la troisième personne (D. Dennett) doit faire place une ontologie à la première personne ou, mieux, en raison de ce que nous avons dit plus haut à propos de l'altérité intersubjective, une **ontologie à la première et à la seconde personne**. Défendre cette dernière ontologie, l'épistémologie et la théorie qu'elle commande, c'est tout simplement avoir la volonté scientifique de dire « les choses comme elles sont », avoir la volonté d'élaborer une science du vivant culturel **réaliste**, conforme à l'ontologie des phénomènes étudiés, une science **adéquate à l'ontologie** de son objet, **objective**, et non plus objectiviste. C'est, par ailleurs, à partir de la thématization théorique de la relation constitutive réciproque indéfectible entre un homme situé ouvert au monde, créateur et temporel (*temporal*, en al.) et les entités ontologiques mondaines également temporelles et ouvertes que peut le mieux se comprendre l'invariance et la variabilité/plasticité du sens dit et compris et la nécessité, pour l'expliquer et la comprendre scientifiquement, de la penser dans le nouveau régime de scientificité que j'ai appelé celui de la **complexité**, de l'**auto-organisation** et du **sélectionnisme**. Pour une présentation détaillée de ce que j'entends très précisément en sciences du langage par ces notions épistémologiques, je renvoie à ma thèse [50], aux livres et aux articles récents ou à paraître que je mentionne à la fin de cette contribution. Retenons ici enfin, en un ultime désarraisonnement, que, comme peut s'y attendre le lecteur de ces lignes, la sémantique génétique remet en cause, tout en préservant le primat de la chose séparée, les catégories de l'ontologie aristotélicienne et, en particulier, le primat dont y jouit la première d'entre elles, la plus divine selon Aristote, la catégorie de la

substance séparée, de l'**essence**, de l'être objectif de la chose (étymon philosophique de la conception positive descriptive du sens conceptuel et de la relation sens-référence). Comme on le sait, c'est l'essence que capte analytiquement le concept porté par le mot en la clôture de sa définition (*orismos*). Cette définition est établie suivant le critère analytique et descriptif des conditions nécessaires et suffisantes. A ce moment ontologique primordial antérieur de l'essence/substance, lieu atomique de stabilité et d'immutabilité, fait face le moment ontologique de ses propriétés accidentelles, dont la catégorie antérieure de la substance conditionne l'existence : il s'agit des propriétés de la **qualité**, du **lieu**, du **temps**, de la **relation**, etc. Ces propriétés sont les moments de la **variation contextuelle modificatrice** du moment stable et immuable de la catégorie primordiale. On est en droit de voir dans cette dichotomie ontologique l'étymon philosophique de la bipartition disciplinaire qui articule depuis toujours les études du sens : la sémantique s'occupe du sens conceptuel (essentiel) homogène (sans contexte), la pragmatique, elle, s'occupe du sens non purement conceptuel, subjectif/intersubjectif, hétérogène et variable (sens en contexte), cette variabilité du sens pragmatique étant exogène, due aux diverses circonstances de l'énonciation. Il convient de remarquer que, tout comme le font les études du sens lexical aujourd'hui, la biologie actuelle remet en question, elle aussi, pour se mettre en situation de pouvoir rendre compte scientifiquement de la créativité des êtres vivants, cette même dichotomie ontologique en s'interrogeant en particulier sur le bien-fondé de la notion essentielle d'espèce. La sémantique génétique remet donc en question la notion de substance telle que l'ontologie antique la conçut et telle que l'interprétaient (quantitativement) les sciences modernes classiques de la matière inerte. Le monde phénoménologique, dans lequel nous vivons actuellement par la médiation langagière ou non, n'est pas un monde d'objets stables et de leurs interrelations causales, dans le sens que la physique classique donne à ses notions. Il nous est ainsi apparu ces dernières années que la catégorie première de la substance/essence avait constitué, notamment dans ces trois sciences philosophiquement corrélées que sont l'ontologie, la philosophie de la connaissance et la sémantique, l'obstacle qui bloqua durant 24 siècles toute **problématique authentique de la constitution**, en particulier **de l'individuation sémantique des mots en discours en leur ipsité**. C'est pourquoi j'ai considéré qu'en sémantique, et afin de pouvoir notamment lever l'aporie de l'invariance et de la variabilité du sens lexical, l'identification d'un nouveau transcendantal ontologique formel, non étant, non substantiel, non conceptuel, me conduisait à voir dans le temps/lieu et la relation deux moments constitutifs de la sémantité lexicale en emploi (il m'est arrivé de parler d'une sémantique de la **position** [51]). C'est cette nécessité que prend théoriquement en compte la notion de contexte mental génétique **temporel** de la Gestalt globale du discours D, des diverses **relations** [52] duquel la forme ontologiquement une, mais ouverte, **ontiquement indéterminée** du signifié reçoit, durant le temps de l'expérience perceptive une et globale, ses **déterminations/différenciations sémantiques actuelles**. J'ai écrit ailleurs que le système du contexte mental génétique porte à la **sémantescence** le signifié de langue, indiquant ainsi que la théorie de la psycho- et de la chronogenèse du sens passe d'une sémantique de la substance à une sémantique de la substantivisation ou, mieux, de la conception (comme conçu : dit/compris) du signifié de langue dans et par le système temporel du discours. De cette manière, **temps** et **relation**, compris dans leur fonction constitutive du sens ontique, conduisent, entre autres, à une science nouvelle de la **qualité** sémantique lexicale. La description dynamique des conditions et des mécanismes de l'individuation du sens lexical m'a conduit à mettre au fond de la théorie phénoménologique que je propose trois principes que je considère comme philosophiquement et scientifiquement établis : l'un, théorique, celui de la **complexité** (scientifiquement définie) de l'individuation du sens lexical, deux autres, ontologiques, ceux de l'**hétérogénéité** et de l'**adventicité** de ce sens. Par ailleurs, de ces trois principes résulte un quatrième principe de nature méthodologique : en raison de la nature figurale/gestaltique du sens lexical, sa sémantique (micro-sémantique) ne

peut plus **par principe** être déprise ni de la sémantique propositionnelle (mésosémantique) ni de la sémantique du discours (macro-sémantique). Ainsi, pour la première fois dans les études du sens, un **lien constitutif** entre le local lexical et le global discursif est identifié et théorisé, ainsi qu'y aspire aujourd'hui, selon Jean-Pierre Luminet [53], l'astrophysique, afin de combler à l'échelle supérieure une des deux lacunes [54] fondamentales de la théorie de la relativité générale.

Le schéma suivant remplace, en sémantique génétique, le triangle sémantique et sémiotique de la tradition métaphysique.

Les principes et les thèses qui amènent la distinction entre référence ontologique **instituée de signe** et référence ontique **constituée de mot** [55] - et la relation génétique qui, théoriquement et philosophiquement, les unit - confère à la sémantique génétique en tant que théorie-cadre inédite, révolutionnaire [56], de la genèse et de la nature du sens aussi bien son efficacité opératoire que sa portée pratique [57]. Sous ce dernier aspect, on comprend dès lors mieux les causes des échecs auxquels sont irrémédiablement condamnées les pratiques pédagogiques (lecture-compréhension) et informatique (traduction automatique) dont les conceptions et la méthodologie (réseaux sémantiques et ontologies en linguistique informatique) reposent notamment sur une représentation logiciste du sens et de la référence lexicale héritée de la métaphysique. Par ailleurs, la différence sémantique entre signifié et sens - dont l'analogie philosophique est la différence ontologique heideggerienne - montre comment et pourquoi, si nous avons raison, les théories récentes de la sémiotique et de la sémantique lexicale que G. Kleiber appelle aréférentialistes, qui méconnaissent théoriquement et philosophiquement, en son mode d'être (*Seinsweise*) mental, le double engagement, ontologique de la langue, ontique du discours, sont, elles aussi, condamnées à une impasse. Du point de vue de l'épistémologie historique enfin, la sémantique génétique (mais en tant qu'étude, au plan macroscopique, de la genèse non déterministe du sens [58]) est au début du XXIe, par la révolution de pensée qu'elle amène, à la sémantique classique ce que la physique quantique fut au début du XXe siècle à la physique classique, déterministe. Par delà les différences qui existent entre « objet quantique » et « objet sémantique », ce que nous voulons seulement souligner ici, c'est le caractère **relativiste** commun de ces deux « objets » : l'un est l'autre partage, en effet, la caractéristique de ne pas avoir d'attributs qui leur soient absolument, en pleine permanence, attachés ; l'un et l'autre ont, en effet, les propriétés actuelles que leur confèrent les seules conditions générales (contextes expérimental ou mental) de leur manifestation, de leur production, de leur venue à l'existence dans l'espace-temps. En sémantique, nous retiendrons que cette propriété relativiste (et relationnelle) du sens dit et compris implique théoriquement que l'acte d'énonciation ou de réénonciation doit être toujours et d'abord, en une conception unitaire, partie intégrante de l'étude non substantialiste et non objectiviste, c'est-à-dire non aporétique, du sens. Nous avons exprimé cette nécessité épistémologique et théorique en disant que le sens est, de nature, un phénomène ontologiquement ou mieux, maintenant, ontiquement subjectif/intersubjectif. La propriété d'être énoncé du sens dit et compris en fait à tous les niveaux de son organisation un sens créé que l'on peut dire **de mémoire**, venant, dans les conditions dynamiques et complexes que nous avons rappelées, de l'histoire cognitive singulière de chaque sujet. Par ailleurs, l'origine, la nature et la fonction ontologique catégorisante primordiale que nous avons reconnues au signifié de langue en tant que précurseur invariant du sens lexical variable indique que la sémantique génétique est de ce point de vue une science complète [59]. Par contre, le sens philosophique et anthropologique que nous avons attribué à la relation génétique entre référence ontologique instituée de signe et référence ontique constituée de mot - à l'horizon du Temps, dévoilement infini par l'homme, en une activité libre (*energéia*), de l'être - a pour conséquence que la sémantique génétique *ne peut pas* être, selon la probabilité, une science

prédictivement complète. Les principes et les mécanismes de l'individuation du sens lexical en son **ipséité** sont l'expression locale de ce que nous avons appelé ailleurs, avec tous ses changements de perspective, un **constructivisme structural subjectif/intersubjectif**. Le lecteur averti aura constaté en quoi notre conception constructiviste de la psycho- et de la chronogenèse du sens se distingue des autres projets constructivistes actuels du sens, qui ont tous néanmoins pour but commun de dépasser historiquement les thèses séculaires du cognitivisme chomskyen.

Notes bibliographiques.

- Aristote**, Catégories ; De l'interprétation, éd. J. Tricot, Vrin, 1969.
 , Métaphysique, Livre 1 (A-Z), éd. J. Tricot, Vrin, 1991.
 , Métaphysique, Livre 2 (H-N), éd. J. Tricot, Vrin, 1991.
P. Aubenque, 1994, Le problème de l'être chez Aristote, PUF.
J.-H. Barthélémy, 2005, Penser l'individuation, L'Harmattan.
R. Benkirane, 2002, La complexité, vertiges et promesses, Le Pommier.
J. Benoist, 2001, *La Position*, dans Quelle philosophie pour le XXI^e siècle, Folio Essais.
E. Benveniste, 1974, Problèmes de linguistique générale 2, Gallimard.
A. Berthoz, 1997, Le sens du mouvement, O. Jacob.
 , 2003, La décision, O. Jacob.
 , 2003, *Stratégies cognitives et mémoire spatiale*, in Philosophies de la perception, O. Jacob.
P. Cadiot et Habert, 1997, *Aux sources de la polysémie nominale*, in Langue française, 113.
P. Cadiot et F. Nemo, 1997, *Sémiogenèse du nom*, in Langue française, 113.
P. Cadiot et Yves-Marie Visetti, 2001, Pour une théorie des formes sémantiques. PUF.
P. Cadiot et F. Lebas, 2003, *La constitution extrinsèque du référent*, in Langages, 150.
E. Coseriu, 1958, Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico, Montevideo.
 , 1970, *Bedeutung und Bezeichnung im Lichte der strukturellen Semantik*, in P. Hartman, H. Vernay (eds.) Sprachwissenschaft und Übersetzen.
 , 1988, *Die Sprache zwischen Physei und Thesei*, in Natur in den Geisteswissenschaften, I, Erstes Blaubeurer Symposium.,
 , 2000, *Structural semantics and « cognitive » semantics*, in Logos and Language, I,1.
 , 2001, L'homme et son langage, édité par H. Dupuy, J.-P. Durafour et F. Rastier, Peeters.
 Logicisme et antilogicisme en grammaire, p. 119 ; Pour ou contre l'analyse sémique, p. 355 ; Le changement linguistique n'existe pas, p. 413.
 , 2001, *Le langage : diacriticon tes ousias*, in Percevoir : monde et langage. Invariance et variabilité du sens vécu, D. Keller, J.-P. Durafour, J.F.P. Bonnot, R. Sock (éds.) Mardaga.
 , 2003, Geschichte der Sprachphilosophie, neu bearbeitet und erweitert von J. Albrecht, Franke, UTB.
D. Coulon et D. Kayser, 1982, *Les sens uniques conduisent à des impasses*, Actes du premier colloque de l'ARC.
T. De Mauro, 1969, Introduzione alla semantica, tr. fr. de Louis Jean Calvet, Payot.
J.-P. Durafour, 1999, Thèse en Sciences du langage, non publiée, sous la direction de G. Kleiber, Université Marc Bloch de Strasbourg.
 , 2001, *Introduction et La théorie des esquisses et la génèse du sens*, in

Percevoir : monde et langage. Invariance et variabilité du sens vécu, Mardaga.

, 2001, *Notes sur le processus de l'individuation du sens selon la théorie standard et selon les thèses alternatives de la sémantique génétique*, in Par monts et par vaux, Mélanges M. Riegel, Peeters.
, 2003, *Sémantique génétique et anticipation*, Scolia, 17.
, 2004, (à par.) *Les relations du tout et de ses parties, celles des parties et de leur tout dans les études phénoménologiques et génétiques du sens. Points de vue historique, épistémologique et théorique*. Acte du colloque de Strasbourg sur la partition, nov. 2003.
, 2004, (à par.) *De l'hétérogénéité et de l'adventicité du sens. Anticipation téléologique en sémantique génétique., Conception nouvelle, non aporétique, des mécanismes constitutifs et stabilisateurs de l'individuation du sens lexical*, in L'anticipation à l'horizon du présent, R. Sock et B. Vaxelaire (éds.) Mardaga.
, 2006, (à par.), *Etudes sur la perception et la compréhension du langage : la sémantique génétique. Pourquoi la sémantique est une science dans l'embarras. Pourquoi l'école n'apprend pas à lire-comprendre, éditeur à déterminer*.

GM. Edelman, 1992, *Biologie de la conscience*, O. Jacob.
, 2004, *Plus vaste que le ciel. Une nouvelle théorie générale du cerveau*. O. Jacob.

J. A. Fodor, 1986, *La modularité de l'esprit*, Editions de Minuit.

D. Kayser, 1987, *Une sémantique qui n'a pas de sens*, in *Langages*, 87.

, 1992, *La sémantique lexicale est d'abord inférentielle*, in *Linguistique française*, 113.

E. Husserl, 1950, *Ideen I*, tr. fr. P. Ricoeur, Gallimard.

M. Jeannerod, 2002, *Le cerveau intime*, O. Jacob.

J.G. Hamann, 1784, *Métacritique sur le purisme de la raison pure*, tr. fr. J. Colette, in *Philosophie* 55.

M. Heidegger, 1980, *Introduction à la métaphysique*, tr. fr. G. Kahn, Tel, Gallimard.

, 1985, *Les problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, tr. fr. J.-F. Courtine, Gallimard.

, 1988, *Qu'est-ce qu'une chose ?*, tr. fr. J. Reboul et J. Taminiaux, Tel, Gallimard.

I. Kant, *Critique de la raison pure*, tr. fr. A. Tremesaynes et B. Pacaud, 1993, PUF.

Critique de la faculté de juger, tr. fr. A. Philonenko, 1968, Vrin.

E. Klein, 2004, *Petit voyage dans le monde des quanta*, Flammarion.

E. Fox Keller, 2003, *Le siècle du gène*, Gallimard.

, 2004, *Où va la biologie ? Après le génome, une nouvelle manière de penser le vivant*, in *La Recherche*, 374.

J.J. Franckel, D. Paillard et E. Saunier, 1997, *Modes de régulation de la variation sémantique d'une unité lexicale. Le cas du verbe*

« passer », in *La locution : entre*

lexique, syntaxe et pragmatique, P. Fiala, P.

Lafon et M.F. Piguet (éds.), Klincksieck.

G. Kleiber, 1990, *Sur la définition sémantique d'un mot : les sens uniques conduisent-ils à des impasses ?*, in Chaurand J. (éd.) *La définition*, Larousse.

, 1990, *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, PUF.

- ,1994, *Contexte, interprétation et mémoire. Approche standard vs approche cognitive*, in *Langue Française*, 103.
- , 1994, *Nominales. Essais de sémantique référentielle*. A. Colin.
- , 1997, *Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ?*, in *Langages*, 127.
- , 1997, *Contexte, où es-tu ?*, in *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 1,
- , 1997, *Quand le contexte va, tout va et...inversement*, in Guimier C. (éd.) *Co-texte et calcul du sens*, PUCaen.
- , 1999, *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Septentrion,
- , 2001, *L'anaphore associative*, PUF.
- , 2001, *Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme*, in *Percevoir : monde et langage*, Mardaga.
- G. Kleiber et M. Riegel**, 1989, *Une sémantique qui n'a pas de sens n'a vraiment pas de sens*, in *Linguisticae Investigationes*, XII, 2.
- , 1991, *Sens lexical et interprétations référentielles. Un écho à la réponse de D. Kayser*, *Linguisticae Inverstigationes*, XV, 1.
- G. Kleiber, C. Schnedecker et J.E. Tyvaert** (éds.) *La continuité référentielle*, Klincksiek.
- J-J. Kupiec et P. Sonigo**, 2000, *Ni Dieu ni gène. Pour une autre théorie de l'hérédité*. Seuil.
- M. Lescroart**, 2004, *L'aventure du premier mot*, in *Du langage aux langues, Langage et développement, Science & Vie*, hors série.
- M. Merleau-Ponty**, 1942, *La structure du comportement*, PUF.
- , 1945, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard.
- C. Petitmengin**, 2005, *Un exemple de recherche neuro-phénoménologique : l'anticipation des crises d'épilepsies*, in *Intellectica* 40, 2005/1.
- J. Pustejosky**, 1995, *The generative Lexicon*, The MIT Press.
- F. Rastier**, 2004, *Ontologie(s)*, in *Revue des sciences et technologies de l'information, série : Revue d'intelligence artificielle*, vol. 18, n° 1.
- F. Recanati**, 1995, *The Alleged Priority of Literal Meaning*, in *Cognitive Science*,19.
- , 1997, *La polysémie contre le fixisme*, in *Langue française*, 113.
- G. Rizzolatti, L. Fadiga, L. Fogassi et V. Gallese**, 1999, *Resonance behaviors and mirror neurons*, in *Archives italiennes de biologie*, 137.
- J. R. Searle**,1999, *Le Mystère de la conscience*, tr. fr. C. Tiercelin, O. Jacob.
- P. Sonigo et I. Stengers**, 2003, *L'évolution*, EDP Science.
- J. Trabant, 1986, *Apeliotes oder Der Sinn der Sprache*, *Supplemente B8*, W. Finck Verlag.
- F. Varela**, 1989, *Autonomie et connaissance*, Seuil.
- G.B. Vico**, 2003, voir la présentation de son œuvre, in *Geschichte der Sprachphilosophie de E. Coseriu*, A. Francke UTB.
- B.Victorri**, 1997, *La polysémie : un artefact de la linguistique ?*, in *Revue de Sémantique et de Pragmatique*, 2.
- B. Victorri et C. Fuchs**, 1996, *La polysémie. Construction dynamique du sens*. Hermès.
- J.M. Zemb**, 1986, *Leçon inaugurale au Collège de France*, Collège de Fance.

Notes

[1] Il en va de même des recherches en sémantique discursive et en compréhension des textes, domaine de recherches dans lequel, cependant, depuis dix ans, toutes les voix se sont tues.

[2] On est en droit de considérer la linguistique saussurienne, qui est de filiation humboldtienne, comme la première attaque théorique de la sémantique/sémiotique logiciste, métaphysique, du langage. Mais, comme on l'a souvent remarqué, bien des idées nouvelles de de Saussure sont, comme il le savait lui-même, restées à l'état d'intuitions. Si, selon nous, sa conception de la langue comme forme, non comme substance, et comme système historique, social et fonctionnel d'entités oppositives, dont l'étude d'un point de vue immanentiste (clôture linguistique) est non seulement justifiée, mais théoriquement nécessaire, représente un acquis inaliénable de la linguistique, il n'en reste pas moins que notamment sa conception de la langue comme puissance du discours ou du discours comme subjectivisation-réalisation de la langue, conception encore fondée sur l'opposition métaphysique de l'être en puissance et de l'être en acte, ne permet pas l'élaboration d'une sémantique du discours authentique dans laquelle, en particulier, comme on l'explique ici, les notions de code et de représentation doivent être théoriquement refondées. Il faut aussi noter que de Saussure, insistant avec raison dans sa théorie du signe, et pour l'étude de la langue comme système de signification, sur la relation biunivoque indéfectible et conventionnelle entre un signifiant (image acoustique) et un signifié (qu'il appelle aussi, de façon significative, concept), a renforcé du même coup en sémantique lexicale, sans le vouloir, l'idée traditionnelle logique qu'à un mot correspond, dans une relation stable et nécessaire, un concept (sens) et une chose (référence). On voit donc qu'au plan du contenu, la non-distinction théorique de fait entre signifié de signe et sens de mot ne date pas d'aujourd'hui.

[3] La crise actuelle de la sémantique conceptuelle n'est pas, en effet, la première. Sur les différentes crises de l'aristotélisme linguistique, voir, par. ex., le livre de T. de Mauro « Introduction à la sémantique ».

[4] Relation génétique mécanique comprise par les sémanticiens modernes comme la relation d'un type (concept) à ses occurrences. Voir par exemple le livre de J. A. Fodor (1986).

[5] G. Kleiber parle ici d'un contextualisme radical qu'il oppose à un contextualisme modéré. D. Kayser (1987,1997) est, par ex., le représentant en France du contextualisme radical. Cet informaticien affirme, en effet, que les mots n'ont rien sémantiquement qui leur appartienne en propre. B. Victorri (1997) et F. Récanati (1995) sont, par ex., les représentants du second mouvement. B. Victorri considère, en effet, que les mots sont les « briques de construction du sens » du discours, mais, pour tenir compte de leur plasticité, des briques creuses en quelque sorte, incomplètes, que les interactions que le mot entretient avec le contexte remplissent sémantiquement. F. Récanati, quant à lui, remplace la métaphore de la brique par celle du « sac de sable », plus souple, plus maléable, plus ouvert, de nature, aux déterminations sémantiques du contexte. Sur l'« incomplétude » et sur la plasticité lexicale, voir plus bas nos développements sur la genèse et la nature du signifié de langue et sur sa fonction génétique de précurseur invariant du sens. D'une façon générale, toutes les propositions théoriques nouvelles que nous évoquons ici, et que G. Kleiber analyse en détail dans son livre « Problèmes de sémantique », reposent chacune sur des intuitions justes, mais ces intuitions ne peuvent conduire à l'élaboration d'une théorie cohérente de la formation du sens des mots en discours dans la mesure où ces linguistes n'ont pas, selon nous, comme nous l'exposerons ici, rompu avec les présupposés ontologiques, épistémologiques et théoriques de la métaphysique (conception conceptuelle de l'être et, chez les modernes, référence mondaine de ce sens comme objet) ; ce qui conduit ces linguistes, entre autres, à parler de sens (virtuel, actuel), sans faire la distinction théorique, fondamentale et fondatrice dans une problématique authentique de l'individuation du sens lexical, entre signifié de signe de langue et sens de mot en discours.

[6] Voir les travaux cités en référence de P. Cadiot, de J.J. Franckel, de F. Lebas, de F. Némó et de D. Paillard.

[7] Après le dogme de la relation biunivoque entre une forme lexicale et son sens, qui faisait de la polysémie, comme l'on dit, un phénomène théoriquement à la marge, tout comme l'étaient les expressions déictiques.

[8] Nonobstant les graves questions théoriques qui résultent d'une telle définition (par ex. la question de savoir quel est, parmi les sens apparentés d'un mot polysémique, le sens de base), les sémanticiens s'accordent aujourd'hui pour considérer qu'un mot est polysémique lorsqu'il a plusieurs sens qui sont reliés entre eux de manière évidente, ce qui suffit à distinguer la polysémie de l'homonymie, où cette « parenté » des sens différents d'un même mot n'est pas donnée.

[9] En effet, sans qu'ils puissent théoriquement en rendre compte, ces sémanticiens doivent reconnaître que l'on ne peut jamais énumérer définitivement les différents sens d'un même polysème, parce qu'il en apparaît, dans le discours, toujours de nouveaux, « intermédiaires », non encore enregistrés (voir, par ex., le livre de B. Victorri et de C. Fuchs (1996) « La polysémie : construction dynamique du sens »). Rappelons aussi que J. Pustejoswsky (1995), par ex., reconnaît comme un fait le caractère polymorphique de tout item lexical. Pour lui, chaque lexème « génératif » présente un degré d'ambiguïté qu'il appelle polysémie logique.

[10] Notons que dans toutes les conceptions nouvelles du sémantisme lexical, le moment dynamique est, expression de la pesanteur intellectuelle tenace du substantialisme atomiste en sémantique, identifié comme étant directement ou indirectement la propriété du lexème, qui, entrant en interaction avec un contexte, active certaines des zones de connaissance qui lui sont attachées ou présente certaines de ses facettes ou encore est l'occasion verbale de mettre au jour les relations subjectives/intersubjectives, sociales et culturelles qui motivent son emploi actuel. Nous pensons qu'ainsi, encore prisonnières de la pensée métaphysique, ces nouvelles théories manquent les conditions et les mécanismes authentiques de l'individuation du sens lexical, plus généralement, qu'elles mécomprennent philosophiquement le langage (discours et langue) en tant qu'activité humaine créatrice libre, infinie (énergie).

[11] Il en va demême aujourd'hui en biologie moléculaire de la notion centrale déterministe de gène. Voir à ce sujet l'ouvrage et l'article cités en référence de la philosophe des sciences E. Fox Keller.

[12] Cette prévision nous semble aujourd'hui d'autant plus plausible que la sémantique du prototype, conçue dans le même cadre épistémologique et tout aussi universaliste, n'a finalement pas été, selon ses résultats, la révolution de pensée que ses auteurs annonçaient à grand bruit.

[13] Voir notamment mon article de 2002 Eugenio Coseriu : Epistémologue, philosophe du langage et linguiste .

[14] « Elle (la langue) est investie d'une DOUBLE SIGNIFIANCE. C'est là proprement un modèle sans analogue. La langue combine deux modes distincts de signifiante, que nous appelons le mode sémiotique, d'une part, le mode sémantique, de l'autre. Le sémiotique désigne le mode de signifiante qui est propre au SIGNE linguistique et qui le constitue comme unité. (...) Avec le sémantique, nous entrons dans le monde spécifique de signifiante qui est engendré

par le DISCOURS. (...) Or, le message ne se réduit pas à une succession d'unités à identifier séparément ; ce n'est pas une addition de signes qui produit le sens, c'est au contraire le sens (l' « intenté »), conçu globalement, qui se réalise et se divise en « signes » particuliers, qui sont les MOTS », La communication, in Problèmes de linguistique générale 2, p.63-64, Gallimard. Voir aussi dans ce même volume l'article La forme et le sens dans le langage, p. 215.

[15] Fond (s) mémorisé des connaissances que nous appelons dans notre modélisation fond protosémantique (FPS).

[16] Cette Gestalt globale idéale D représente dans notre modélisation le niveau macro-sémantique ; le niveau intermédiaire de la proposition p représente le niveau méso-sémantique ; le niveau ultime du sens du mot m représente le niveau micro-sémantique. La Gestalt D est donc une configuration présentant trois niveaux sémantiques hiérarchisés intriqués les uns dans les autres selon le modèle des poupées russes. Durant l'acte de perception, ces trois niveaux sont en une constante interaction circulaire gouvernée par le principe de coercition par le haut, en vertu duquel le global individuel (ici D et p) énéacté détermine le local en sa valeur individuelle actuelle (ici le sens m énéacté du mot). On notera que D est le global suprême alors que p est local par rapport à D et global par rapport à m, le sens lexical actuel. Pour la présentation verbale et schématique de notre modélisation, voir notamment nos articles de 2003 et de 2004.

[17] L'internalité effective de ces deux références peut être considérée comme l'intuition juste des sémantiques nouvelles aréférentielles, qui rompent ainsi avec la sémiotique/sémantique lexicale référentielle, mais dont les formes schématiques théoriquement construites, apostérieures, ont, en particulier, du mal à assurer la fonction de catégorisation et de dénomination « naturelles » du signe/mot, ce qui va à l'encontre de l'intuition des sujets parlants. Cette fonction de catégorisation et de dénomination ontologique (être-X), c'est, en sémantique génétique, le signifié de langue, selon sa genèse et sa nature, qui l'assure.

[18] Faut-il rappeler que cette catégorie verbale historique, tardivement prise pour ce qu'elle est dans l'histoire de la pensée occidentale, n'existe pas pour la pensée rationnelle, dont la réflexion vise à l'établissement de l'universel. On peut parler ici d'un chaînon manquant dans l'histoire des théories de la connaissance, absence qu'accompagne une négation presque totale de ce que sont les langues historiques et leur catégorisation ontologique propre apriorique en tant que premier moyen social et communicable de connaissance.

[19] Dont la compréhension du fonctionnement échappe nécessairement, de notre point de vue, au monisme matérialiste dominant et à la démarche analytique "montante" exclusive qui s'y trouve préconisée. A la suite de la pensée de J. Eccles, mais sans son théologisme, nous pensons que seule une conception dualiste interactionniste réciproque (circulaire) esprit-cerveau peut rendre compte de ce fonctionnement, dualisme dans lequel le phénomène génétique de l'émergence prend naturellement un autre sens.

[20] Voir l'article de 2001 cité en référence.

[21] Voir l'évolution récente de la biologie moléculaire et les thèses défendues depuis quelques années déjà, notamment par les biologistes J.J. Kupiec et P. Sonigo. Voir aussi les travaux du neurobiologiste GM. Edelman, en particulier son dernier livre de vulgarisation sur la dynamique des processus cérébraux « Plus vaste que le ciel », O. Jacob. Voir, enfin, les travaux

de la philosophe américaine des sciences E. Fox Keller et les réflexions de P. Sonigo et d'I. Stengers dans leur livre de 2003.

[22] Rappelons ici ce que l'on entend en philosophie des sciences par l'objectivisme. GM. Edelman énonce les caractéristiques de cette doctrine dans *Biologie de la conscience* (p. 355) en ces termes : « Le terme objectivisme a été utilisé pour caractériser une vision du monde qui semble, à première vue, irréprochablement scientifique et sérieuse. (...) L'objectivisme va au-delà de l'hypothèse du réalisme scientifique qui stipule ce qui suit : (1) qu'il existe un monde réel (qui contient les êtres humains, mais qui ne dépend pas d'eux), (2) qu'il existe un lien entre les concepts et ce monde, (3) que ce lien permet l'acquisition de connaissances stables. L'objectivisme suppose, outre les hypothèses du réalisme scientifique, que le monde possède une structure définie, faite d'entités, de propriétés et de leurs inter-relations. Celles-ci peuvent être selon les critères classiques des catégorisations, c'est-à-dire selon les critères qui sont nécessaires et suffisants pour définir chaque catégorie. Le monde est organisé de telle sorte qu'il peut être complètement modalisé à l'aide de ce que les mathématiciens et les logiciens appellent des modèles de la théorie des ensembles. Ce type de modèle, que l'on trouve en logique mathématique, se compose d'entités symboliques, et de leurs relations. Dans ces modèles, on attribue un sens aux symboles (on les rend sémantiquement significatifs) de façon univoque en supposant qu'ils correspondent à des entités et des catégories du monde réel ».

[23] Qui, selon la conception que le cerveau est un ordinateur, conduit à l'atomisme (forcé) de l'informatique. Il n'y a pas encore longtemps, la neurophysiologie n'était pas, sur ce point, en reste lorsqu'elle soutenait la thèse de ce que l'on a appelé le neurone « grand-mère » (une fonction catégorielle (mot) dominant le fonctionnement des neurones subordonnés).

[24] Voir plus haut la note 16.

[25] Théorie de l'émergence du sens qui prend une autre signification dans le cadre du dualisme interactionnel réciproque entre esprit et cerveau que nous défendons (cf. le monde de la cinquième dimension avancée en neurobiologie par J. Eccles, voir plus haut la note 19).

[26] Sur le statut épistémologique et théorique des traits/sèmes au seul niveau du système oppositionnel de la langue (signifiés), voir infra la note 45.

[27] A ce sujet, il est significatif que le structuralisme européen ait, conformément à la conception positive, substantialiste, de l'être, repris le concept analytique de componentialité du sens lexical, les sèmes étant les analogues épistémologiques des traits nécessaires et suffisants de la définition logique du sens lexical, laquelle renvoie en sa positivité au sens positif de la chose désignée et signifiée. Sur le statut épistémologique et théorique des traits de la sémantique structurale et fonctionnelle d'E. Coseriu, voir infra la note 45.

[28] Page 41 de l'édition Gallimard (1989).

[29] Voir, par exemple, de E.Coseriu, *Logicisme et antilogicisme en grammaire*, in *L'homme et son langage*, p. 119, Peeters, 2001.

[30] M. Heidegger n'en défend pas moins, ainsi que nous le faisons, une conception aprioristique du langage (langage-langue, pour moi). La sémantique génétique en tant que théorie de la formation du sens en discours explique la double signification, ontologique et

ontique, qu'il convient d'accorder à la belle formule de Heidegger selon laquelle le langage est « la maison de l'être ».

[31] L'opération génétique que la phénoménologie appelle *Fundierung* (que, pour le moment, faute d'y avoir sérieusement réfléchi, je traduis aussi, mais avec hésitation, par « fondation ») a pris une place toujours plus claire dans ma pensée théorique. C'est elle qui est aussi au principe de l'organisation en strates, emboîtées comme des poupées russes, et de la dynamique du contexte mental génétique temporel. Si l'on se rapporte notamment à mon article de 2003, aux articles et au livre à paraître en 2006, dans lesquels je travaille théoriquement à plusieurs reprises la notion de contexte, on découvrira que ce système génétique gestaltique que la conscience percevante énonce à partir du fond originaire de ses connaissances mémorisées (que j'appelle fond protosémantique) se compose de trois strates figurales emboîtées (dans l'ordre génétique effectif : macro-sémantique D (comme discours global dit/compris), méso-sémantique p (comme proposition dite/comprise) et micro-sémantique m, comme sens lexical dit/compris). Ces trois strates sont en constante interaction pendant l'expérience perceptive selon le principe génétique et de cohérence figurale que la strate qui précède immédiatement fonde la suivante immédiate. L'influence de cette relation fondationnelle réitérée peut en principe se faire sentir, en raison de la cohérence figurale et son moment centrifuge (unité de la Gestalt), jusqu'au niveau microsémantique, génétiquement dernier, du sens des mots dans chaque proposition de D au temps t. C'est à cette relation fondationnelle intragestaltique que, dans tous les cas, les « polysèmes » de système (plusieurs signifiés différents sont exprimés par un seul signifiant) et les polyvalents de norme (plusieurs significations nées en discours (*Redebedeutungen*, changement linguistique) sont exprimés par un seul mot) sont désambiguïsés dans et par le discours. Cette configuration en niveaux hiérarchisés du contexte mental de la formation du sens des mots en discours est à l'origine pour une partie de la notion théorique de complexité en sémantique génétique ; l'autre moment de cette complexité réside dans l'existence et la synergie de deux régimes de causalité : localement, au niveau micro-sémantique du signifiant/signifié, une causalité déterministe (la perception du signifiant est cause de l'apparition du signifié) ; globalement, aux deux niveaux macro-sémantique du discours D et méso-sémantique de la proposition p, une causalité holiste et finale anticipatrice (finalité interne, finalité téléologique, harmonisante). Cette synergie est notamment au cœur des mécanismes de ce que j'appelle le métabolisme propositionnel, dans lequel, localement en p au temps t, la valeur sémantique individuelle actuelle des signifiés reçoit son façonnage de l'anticipation par la conscience de l'unité de la forme synthétique a priori intersubjective p, énoncée au temps t-n de l'énonciation/réénonciation de p sous la détermination de l'unité globale de D. Sur ces deux régimes de causalité et le mode opératoire de l'anticipation téléologique à laquelle les objets intentionnels-inexistants-encore-matériellement-et-sémantiquement-à-créeer p doivent leur formation au temps t de D, voir mes articles de 2003 et de 2004. M. Merleau-Ponty définit à la page 451 de sa *Phénoménologie de la perception* (Gallimard, 1945) l'opération de la *Fundierung* comme « un rapport à double sens : le terme fondant est premier en ce sens que le fondé se donne comme une détermination ou une explicitation du fondant, ce qui lui interdit de ne le résoudre jamais, et cependant le fondant n'est pas premier au sens empiriste et le fondé n'est pas simplement dérivé, puisque c'est à travers le fondé que le fondant se manifeste ». Cette définition de la *Fundierung* fonde (*begründet*, *motiviert*, *berechtigt*) théoriquement l'idée que nous nous faisons des mécanismes complexes de la psycho- et chronogénèse du sens ainsi que, plus généralement, la notion de créativité en tant qu'*energeia* (activité créatrice certes ouverte et infinie, mais non selon le principe atomiste et combinatoire de la créativité algorithmique, que retiennent exclusivement aussi bien les théories de l'information et de la communication, la linguistique informatique et, naturellement, toutes les théories logicistes du langage et de l'esprit). Notons enfin que c'est,

dans la tradition occidentale, l'hypostase atomiste et substantiatialiste de la relation socialement déterministe entre le signifiant et le signifié ou logiquement déterministe entre le mot et le concept qui est au fond de la conception fautive, selon moi, de code linguistique.

[32] Voir notamment dans ma thèse et le livre à paraître la quatrième étude intitulée Perception du monde, perception du langage. Réflexion sur l'ontologie de l'objet et ses conséquences.

[33] Sur l'interprétation du pointer de l'index comme « passage obligé » vers le premier mot chez le bébé, voir l'article de Marie Lescroart « L'aventure du premier mot ».

[34] Voir, par exemple, son article Le langage : diacriticon tes ousias. Dix thèses à propos de l'essence du langage et du signifié.

[35] Ainsi que le rappelle E. Coseriu dans l'article déjà cité, Logicisme et antilogicisme en grammaire (note de la p. 124 de L'Homme et son langage), nous ne sommes pas le premier à comprendre, quoique dans une conception nouvelle, le signifié de langue comme un universel-historique primaire. « C'est dans ce sens qu'on a pu parler d'un universel « primaire », ou linguistique, et d'un universel « secondaire », ou logique. Cf. H. Lotze, Logik, 1880, p. 18 et Mikrokosmos, V, 3, 4 ; E. Cassirer, Philosophie der symbolischen Formen, Oxford, 1954, p. 22 ; R. Höningwald, Philosophie und Sprache, Bâle, 1937, p. 1937, p. 331 et suiv. ; W. M. Urban, Langage and Relativity, p. 106-107 ; A. Pagliaro, Il Linguaggio, p. 78 ; A. Sechehaye, Essai sur la structure logique de la phrase, Paris, 1926, pp. 43, 91 et suiv., considère les catégories linguistiques - pour les distinguer des catégories logiques - comme des « catégories de l'imagination ». De même B. Croce, bien que partant d'un autre point de vue, signale souvent que la pensée logique se sert du langage, mais que, en même temps, elle va au-delà de celui-ci ; cf. par ex. Logica, pp. 69 et suiv., 396 ; Filosofia della pratica, Bari, 1950, p. 357 ; La Poesia, Bari, 1953, pp. 18-19.

[36] Voir, par exemple, l'article de E. Coseriu (1988) Die Sprache zwischen Physei und Thesei.

[37] L'unité ouverte, selon le sens dit et compris indéterminée, du signifié correspond à l'intuition juste des sémanticiens aréférentialistes qui parlent d'incomplétude du sens lexical, ce en quoi, toutefois, parlant de sens lexical et non de signifié, ils ont tort, selon moi.

[38] D'où l'analogie que nous avons récemment faite entre cellules-souches, biologiquement non encore différenciées, et les signifiés de langue, eux non plus, pas encore différenciés par et dans les diverses relations différentes du contexte mental génétique temporel individuel de la figure D. C'est de ce point de vue génétique nouveau qu'il convient, selon nous, de reprendre l'analyse de la variation sémantique de mots tels que « veau », « livre », « école », etc., dont G. Kleiber présente, au fil des chapitres de ses « Problèmes de sémantique, les diverses interprétations que les nouveaux sémanticiens ont données de cette variation. Notre conviction est que la sémantique génétique pourrait être, si ses principes sont exacts, la théorie générale unitaire des mécanismes de la formation des mots en discours dans le cadre de laquelle, entre autres, certaines conquêtes notionnelles récentes prendraient un sens nouveau.

[39] Il en va naturellement tout autrement dans la création discursive littéraire, ce qui, toutefois, ne doit pas conduire, comme on l'a souvent fait, à considérer la littérature comme la forme absolue et paroxystique du langage. Le langage est une activité créatrice autonome de l'homme.

[40] C'est notamment sous ce point de vue énergétique qu'il convient, selon nous, de reprendre les différents travaux en sémantique nouvelle que G. Kleiber présente dans *Les problèmes de sémantique*. On constatera alors que bien des problèmes évoqués sont caducs, sont en fait des artefacts, dès lors qu'on les aborde dans le cadre épistémologique, théorique et méthodologique nouveau de la sémantique génétique.

[41] Les définitions analytiques visent à fixer l'essence (genre, espèce) de la chose désignée, les définitions de sens commun (dictionnaires), quant à elles, ne visent qu'à identifier en termes supposés connus la "chose" à laquelle le mot renvoie.

[42] Il revient à E. Coseriu d'avoir introduit dès les années cinquante la distinction théorique entre système et norme comme deux moments de l'invariance dans le langage, la première, purement verbale, (l'invariance de système) étant historiquement/génétiquement à la base de la seconde. Cette distinction permet alors à ce linguiste de mettre au jour dans le contenu linguistique hétérogène observé en discours a) ce qui appartient en propre à la langue, ce que chaque langue « dit » en tant que système singulier de signification, en ses oppositions attestées objectivement par les oppositions de ses signifiants (forme interne de la langue, signifié), b) le sens qui est advenu au mot par la détermination du contexte qui l'accueille et en raison des connaissances non linguistiques que partagent les sujets parlants. C'est ainsi, par ex., qu'en allemand, le signifié de langue mit X a pour signification la coprésence de X, sans plus. Que comme l'établissent les grammaires synthétiques (comme la grammaire traditionnelle et, dans son sillage, la grammaire générative), le mit X soit reconnu comme exprimant l'instrumentation dans mit einem Hammer (avec un marteau) ne tient pas à la structuration de cette langue, laquelle, pas plus que le français, ne possède, comme c'est le cas dans d'autres langues, d'instrumental. Qu'il s'agisse, comme l'on dit, de complément d'instrument, de complément de manière (mit Fleiß, avec application), de complément d'accompagnement (mit Peter, avec Pierre), etc., le linguiste a là affaire à des fonctions identifiées dans le discours, et non dans la langue ; ces fonctions de sens sont reconnues comme des invariants sémantiques, qui sont déjà advenus ordinairement et régulièrement à l'expression mit X dans différents tous propositionnels p dans D dont cette expression est chaque fois partie, et dont le signifié « coprésence », forme synthétique a priori pour nous, est le commun précurseur. Remarquons que bien des fonctions de discours de l'expression mit X n'ont pas reçu des grammaires synthétiques une appellation, ce que savait, en France, chaque élève faisant de l'analyse grammaticale : Avec G. Kleiber, l'université française possède un homme de qualité, jusqu'au jeu verbal grivois du facétieux Coluche, « qui ne voulait pas cueillir les cerises avec la queue ».

[43] Voir à ce sujet l'article de E. Coseriu *Le changement linguistique n'existe pas*, in *L'homme et son langage*, Peeters, 2001.

[44] Sur le double réseau, horizontal et vertical, des relations déjà-là et actuellement créées du système du contexte mental génétique temporel, voir mes articles de 2003 et de 2004.

[45] A ce sujet, une importante remarque s'impose. Affirmer, comme nous l'avons fait précédemment que les signifiés d'une langue sont chacun une forme apriorique intuitive non analysée, une modalité de l'être (Seinsweise) et, par là, qu'ils représentent chacun une possibilité infinie de désigner l'être de la chose dont celle qui est désignée actuellement dans l'expérience n'est qu'un exemplaire appelle la question théorique et méthodologique de la délimitation du signifié lui-même. Cette opération a lieu dans l'immanence du système historique de la langue en son ancrage ontologique, et c'est la tâche première que s'assigne la sémantique structurale fonctionnelle. Dans cette immanence, le signifié reçoit ce que l'on

pourrait appeler une « définition » négative : il est en raison de ce qu'il n'est pas, délimité par l'ensemble des traits qui y correspondent. Mais cette nature « non substantielle », non descriptive, ne l'empêche pas, pour les sujets parlants qui ont appris dans la pratique la triple relation signifiant-signifié-être de la chose, de jouer univoquement sa fonction ontologique déictique et identificatrice. A ce sujet, il convient d'insister sur le fait, souvent mal compris en raison de l'efficacité de la pensée logique, analytico-compositionnaliste, que les lexèmes primaires - auxquels nous pensons ici en première ligne - , étant des saisies intuitives non analysées des façons de l'être, ne sont nullement le produit d'un assemblage de traits distinctifs déjà donnés. Il convient plutôt d'affirmer que « l'analysabilité en traits distinctifs n'est que le corollaire en méthode du principe de l'opposition distinctive et que ce corollaire ne va pas en sens contraire : il n'implique pas que les lexèmes « se composent » de traits distinctifs ni qu'ils soient synthétisés à partir de ces traits dans l'acte de parole. En eux-mêmes, les lexèmes primaires correspondent à des intuitions unitaires et ils ne sont dans aucun sens le produit d'un assemblage de traits distinctifs déjà donnés. Ils ne présentent des traits distinctifs que parce qu'ils entrent en opposition avec d'autres lexèmes : ce sont les traits distinctifs qui existent en vertu des oppositions, non pas le contraire ». J'emprunte cette citation à l'article Pour ou contre l'analyse sémique, p. 364 du livre d'E. Coseriu déjà cité, L'homme et son langage. Selon moi, cette définition négative du signifié de langue est ontologiquement en harmonie avec les propriétés essentielles des formes synthétiques a priori que j'ai rappelées plus haut, notamment leur non-substantialité et leur ouverture, tout comme elle est en accord ontologiquement avec l'identité à la fois négative et positive de l'être, ainsi que Héraclite la pensa le premier.

[46] Voir supra la note 27 ; par ailleurs, nous faisons l'hypothèse que le principe de réentrée, qui est l'un des principes du sélectionnisme neuronal avancé par GM. Edelman, pourrait être à la base de cette synergie causale circulaire.

[47] A ce sujet, cette remarque du biologiste français J.C. Simon sur le renversement épistémologique aujourd'hui partout constatable dans les sciences cognitives : « Peut-être suffisait-il d'écouter les leçons de l'ontogenèse pour se convaincre que la modélisation de l'humain passait par les modélisations des facultés perceptives et non par celle de la pensée logique ». Appuyée sur ses références phénoménologiques et gestaltistes, la sémantique génétique opère ce renversement dans un domaine de recherche, la sémantique du discours, qui était dans les sciences de la culture, selon une longue tradition, un bastion de la pensée logique et déterministe.

[48] Ibidem, p. 34.

[49] Terme que nous empruntons à J. F. Varela.

[50] Laquelle paraîtra en une forme réélaborée et étendue au cours de 2006, sous le titre : Etudes sur la perception et la compréhension du langage : la sémantique génétique. Pourquoi l'école n'apprend pas à lire comprendre. Les conditions de son édition sont en cours de discussion.

[51] Voir à ce sujet l'étude, qui va philosophiquement dans mon sens, de J. Benoist La position, dans Quelle philosophie pour le XXI^e siècle ?, Folio Essais.

[52] On trouvera l'analyse théorique du réseau de ces diverses relations contextuelles dans notre article de 2003. Dans le réseau cotextuel du signe/mot que j'appelle horizontal (inter et intra-propositionnel de différentes portées), l'organisation énonciative, sémantique et syntaxique de la proposition p retient, en tant que lieu du métabolisme sémantique propositionnel,

particulièrement mon attention. Révélant un milieu propositionnel sémantique et syntaxique hétérogène y jouent un rôle fondateur les sous-actes énonciatifs que sont l'acte de thématisation (rassemblant les données verbales de ce don on parle en p au temps t) , l'acte de rhématisation (ce que l'on en dit) et l'acte de phématisation (selon quelles modalités) et leurs produits respectifs ainsi que les propriétés sémantiques et syntaxiques de ces mêmes produits : le thème, le phème et le rhème. J'emprunte ces catégories et leur description à l'analyse propositionnelle de J.-M Zemb. Je pense notamment que la prise en considération de ces trois catégories énonciatives est indispensable dans les études sur l'individuation du sens lexical, dont je parle ici en premier lieu. Selon cette analyse, les cellules-souches sémantiques que sont les signifiés lexicaux de langue seraient tripotentes, leur différenciation dans le cotexte immédiat de la proposition pouvant être, selon le statut énonciatif primordial que leur confère l'acte propositionnel, soit thématique, soit phématique, soit rhématique.

[53] Voir, par exemple, son article L'univers est-il infini ? dans le Dossier 21 de la Recherche "Explorer le cosmos", 2005.

[54] Selon J.-P. Luminet, la théorie de la relativité générale est d'abord incomplète dans le domaine des petites échelles. Il faudrait incorporer à cette théorie les préceptes de la physique quantique pour tenter d'établir une théorie de la gravitation quantique, ce qui reste un souhait depuis quatre-vingts ans.

[55] Nous avons dit ailleurs que la sémantique génétique mettait en scène un constructivisme structural subjectif/intersubjectif.

[56] Ainsi que G. Bachelard l'affirmait de la physique quantique, la sémantique génétique est, elle aussi, en tant que telle „une science sans aïeux". Les différentes références philosophiques et linguistiques que nous avons évoquées ici n'en soulignent pas moins dans le prolongement de quels courants de pensée elle a pris son essor.

[57] La vérification des thèses de la sémantique génétique a lieu dans et par les méthodes mises en place avec succès, d'une part, dans les nouvelles pédagogies des apprentissages de la lecture-compréhension, de la contraction et du résumé du sens des textes, d'autre part, en traductologie et traduction.

[58] La sémantique est alors la discipline linguistique proprement dite, dont l'objet homogène est l'étude synchronique et diachronique des divers signifiés de langue, ce qui distingue du point de vue de l'organisation de leurs systèmes ontologiquement déictiques de signification les langues historiques telles que l'italien, le français, l'allemand, etc.

[59] Nous sommes en droit de considérer que la théorie des mécanismes du sélectionnisme neural, auquel nous faisons correspondre le sélectionnisme sémantique et dont certains savants pensent qu'ils relèvent - comme plus généralement le fonctionnement du cerveau - de la physique quantique, n'est pas à proprement parler l'objet de recherche de la sémantique génétique.